56e ANNÉE — SEPTEMBRE 1913

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC



JOURNAL
D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES
ET
SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

Paraît le 15 — SOMMAIRE — *le Numéro 1f*

— La Religion de l'Evolutionnisme..... 585
J. Reynaud. Terre et Ciel..... 610
— Cueillette de pensée..... 613
Ed. Schaeffer. Vieilles religions (*poésie*). 614

ECHOS DE L'AU-DELA

— Communication obtenue au Havre... 617
Julia. La Voix du guide invisible..... 619

ÉTUDES DIVERSES

Guibal. Causeries Philosophiques..... 621
Henri Brun. La foi..... 632
Rouxel. La Société du Mesmérisme de Paris..... 636
P. Bodier. Pour ceux qui réfléchissent. 644

L'ACTUALITÉ

— Première assemblée générale de la Société des Études Spirites..... 649
L. Dauvil. Tournée spirite et Conférences de Léon Denis..... 653
— Communiqués..... 655
— Livres nouveaux..... 656
— Pensée du mois..... 656

BUREAUX : 42, Rue Saint Jacques — PARIS
PRÈS LA SORBONNE & LE COLLÈGE DE FRANCE

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays

LA REVUE SPIRITE

Chaque numéro **mensuel**, in-8° jésus, comprend 64 pages de texte et des pages d'annonces réservées aux ouvrages les plus recommandés. Les lecteurs y trouveront une suite d'articles philosophiques et moraux, des études et conférences, des nouvelles et actualités, et des comptes rendus détaillés de tous les phénomènes, expériences et ouvrages nouveaux concernant la doctrine. — Le numéro de Décembre contient la couverture imprimée, le sous-titre et la table des matières pour l'année. **Plusieurs numéros sont illustrés.**

PRIX DE L'ABONNEMENT :

France et Colonies françaises.....	**10** fr. par an
Europe.....	**12** —
Outre-mer.....	**14** —

L'abonnement part de tout mois et se paie à l'avance.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et receveurs des postes, à l'ordre de M. P. LEYMARIE. **On ne fait point traite sur les souscripteurs.**

COLLECTION DE LA *Revue Spirite* DEPUIS 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8°, broché, de 768 pages, **10** fr. l'année, port en plus. — PRIX SPÉCIAL POUR LA COLLECTION ENTIÈRE. — *Reliure ½ basane solide et soignée*, de 1858 à 1892, **3** fr. ; à partir de 1893, **3** fr. **50** par volume.

AVIS IMPORTANT

Prière à nos abonnés de bien vouloir envoyer comme d'habitude le montant de leur abonnement en un *mandat-poste* à l'ordre de M. Paul LEYMARIE.

Pour l'étranger, il peut nous être envoyé directement en une traite sur Paris, mandat-poste international, ou par l'intermédiaire des libraires. Les abonnements français (France et Colonies Françaises) sont considérés, conformément aux habitudes, comme renouvelés d'office pour tous ceux, parmi nos abonnés, qui ne nous ont pas fait parvenir un ordre contraire.

TOUS LES ABONNEMENTS DE JOURNAUX ET REVUES SE PAIENT A L'AVANCE

AVIS TRÈS IMPORTANT

LA LIBRAIRIE SPIRITE fournit, *contre mandat-poste*, **tous les ouvrages** parus en librairie, à Paris, le port en sus (10 % de leur valeur pour la France et 20 % pour l'étranger. Recommandation : France **0.10**, Etranger, **0.25** par colis.

Envoi du catalogue contre **15** *centimes en Timbres-Poste* **français.**

Toutes les correspondances, *mandats-poste*, quel qu'en soit l'objet, doivent être adressés à **M. P. LEYMARIE**, 42, rue Saint-Jacques, PARIS. — **Téléphone 819-53.**

SEPTEMBRE 1913

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC

RÉDACTEUR EN CHEF DE 1870 A 1901
P. G. LEYMARIE

DIRECTEUR GÉRANT
DEPUIS 1901
PAUL LEYMARIE FILS

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET.

HORS LA CHARITÉ — PAS DE SALUT

La Religion de l'Evolutionnisme

DEUXIÈME PARTIE

L'HOMME DANS L'UNIVERS

La vérité est simple,
L'homme est peu de chose.

CHAPITRE VIII

Les objections contre l'évolution individuelle

La complexité des objections. — Les limites du débat. Equivoques religieuses et philosophiques : leur division. L'absence des souvenirs. — Mémoire et personnalité. — Les notions positives et leur valeur. — L'ignorance des réactions morales dans les dogmatismes et l'évolutionnisme. — Nécessité temporaire de cette ignorance. Le cycle de la vie. — Les recommencements et la nature de l'effort. — L'acti-

vité supérieure réelle. — Enfance et vieillesse : leur efficacité évolutive et leur utilité comme périodes de transition. — Mortalité infantile et morts violentes : la rationalité des hypothèses possibles. — L' « incomplétitude » de la vie. — Une remarque générale.

La psychiatrie et la personnalité : l'état de la discussion. — Le grand mérite de la psychologie expérimentale. — Le « moi » et sa faiblesse. — La psychologie dogmatique. — Les défaillances de la personnalité et leur valeur symptomatique. — Vie normale et manifestations anormales.

Troubles mentaux et lésions physiques. — La personnalité et les organes. — Un argument formel. — La réalité des phénomènes psycho-physiques. — — Les étapes de la vie. — Une interversion de rôles. — L'hérédité et l'atavisme dans la théorie évolutive. — Les intoxications.

Troubles mentaux d'origine non physiologique. — Hyperesthésies, synesthésies et télesthésies. — Un manque d'objectivité. — La réalité des télesthésies. — L'action de la subconscience. — La suggestion. — L'action convergente des facteurs psychiques. — Leur puissance.

La nature et la nécessité des éclipses du « moi ». — L'amnésie et le dédoublement du « moi ». — La suggestion et le « moi ». — La guérison de la folie et sa signification.

L' « état second » chez des sujets d'élite. — L' « état second » et la vie normale. — Une hypothèse au sujet du sommeil et du rêve. — La psychiatrie extrême et l'occultisme.

La psychiatrie et l'éthique.

Avant d'aller plus loin et de déterminer comment la théorie de l'évolution individuelle dans la solidarité fondamentale des êtres fait jaillir une morale à la fois positive, naturelle et complète, nous devons dire la valeur d'une série de considérations qui, mieux encore que les arguments directs, sont de nature à approfondir et à fortifier notre conception de la personnalité. Ces considérations ne sont autres que l'ensemble des objections élevées contre elle.

Cet ensemble peut paraître formidable. Il l'est, en effet, par sa complexité et par la difficulté d'éliminer le résidu latent des convictions anciennes soit spiritualistes soit matérialistes. A côté des équivoques séculaires religieuses et philosophiques, a poussé la végétation luxuriante des équivoques dues à la psychiatrie moderne. Les premières tendent surtout à obscurcir le fait de l'ascension individuelle continue: elles sont les plus faciles à dissiper. Les équivoques psychiatriques, par contre, nous ramènent sur la discussion des conditions d'existence proprement dites de la personnalité humaine.

Force nous est une fois de plus de limiter la discussion : il ne peut s'agir de faire la lumière complète et définitive sur les points de détail. Notre ambition doit se borner à débroussailler et à repérer la voie suffisamment

pour que notre conception de l'existence de la personnalité, la logique essentielle de l'idée évolutionniste, sa supériorité sur toutes les autres théories et la nécessité pratique de l'admettre n'aient rien à redouter des obscurités qui resteront. Ajoutons que nul ne peut avoir la présomption de juger définitivement l'œuvre aujourd'hui encore si incomplète de la psychiatrie et qu'il est inutile, d'autre part, de rencontrer les fantaisies doctrinales qui surgissent avec une facilité égale dans l'orthodoxie religieuse, la tradition philosophique et dans les interprétations antiques ou récentes de l'évolutionnisme psychique. Ces fantaisies s'évanouiront d'elles-mêmes devant la réflexion sérieuse.

***

Les équivoques des religions et des philosophies traditionnelles peuvent se ramener à deux ordres d'idées.

Le premier de ceux-ci pivote autour de la perte de la mémoire. On amplifie cette considération, en disant que la mémoire est comme la sanction de l'individualité. Si l'on ne se souvient pas, si la mémoire est abolie d'une façon complète après chaque existence, le lien entre les diverses existences disparaît : ce sont des individualités diverses qui surgissent à chaque incarnation nouvelle. Dès lors le maintien de l'individualité unique dans la succession des vies n'a aucune importance. — En second lieu, l'évolutionnisme psychique entendu de cette façon-là ne comporte plus de système moral admissible. On ne punit pas, on ne récompense pas quelqu'un qui ne sait plus. A ce double point de vue la perte de la mémoire équivaut à la destruction du principal argument en faveur des existences successives, c'est-à-dire de la continuité, de l'harmonie et de l'équité dans l'évolution.

La synthèse des objections élevant du second ordre d'idées peut s'établir comme suit : Tout nous montre que la vie actuelle est parfaitement équilibrée du berceau à la tombe. Nous voyons l'être humain, depuis les vagissements de la naissance jusqu'au silence de la tombe, se développer, grandir, atteindre la plénitude de ses forces, puis décliner et disparaître avec une logique d'évolution parfaite : le cycle est complet. Par contre, la théorie du développement de l'individu à travers des existences successives suppose des renouvellements physiques, intellectuels et moraux, une réédition d'efforts, une multiplication d'acquisitions et de disparitions successives, qui sont non seulement inutiles mais incohérentes. Elle complique l'ordre cosmique au lieu de le simplifier ; elle l'obscurcit au lieu de l'éclaircir.

La transposition du problème de la personnalité, que nous avons indiquée plus haut, permet de faire justice rapide de la majeure partie de ces considérations. Elles partent, en effet, d'une méconnaissance fondamentale de la

valeur réelle des contingences dans lesquelles la psyché humaine est appelée à évoluer.

En ce qui concerne les objections tirées de l'absence de souvenirs relatifs aux existences antérieures, rappelons d'abord que seule une confusion grossière peut confondre avec la personnalité la mémoire des circonstances matérielles extérieures de l'évolution, ou faire de la mémoire de ces circonstances extérieures de l'évolution la sanction de la personnalité. Aucune circonstance extérieure, aucun souvenir précis n'a de valeur. La mémoire est essentiellement périssable, même dans cette vie. C'est une simple question de temps pour que, de toute notre science laborieusement acquise, de toute notre habileté patiemment assimilée, il ne reste qu'un simple effet psychique général, une simple disposition à reprendre avec moins de fatigue ce qui nous a échappé. A ce point de vue, l'expérience de l'existence présente non seulement ne contredit en rien la théorie des existences successives: elle l'explique et la rend plus claire.

Il est à peine utile de faire ressortir combien est inexacte l'affirmation qui prétend que l'abolition de la mémoire des évolutions antérieures fait surgir de fait, à chaque incarnation nouvelle, une individualité distincte. La persistance de l'individualité est assurée par la persistance de la sensation du « moi », ainsi que par la persistance et le développement de ses facultés fondamentales. C'est le développement de l'intellectualité et de la volonté du « moi » qui est l'objet de l'évolution et non l'entassement de notions positives et de détails concrets, dont la valeur pratique est essentiellement précaire et relative. Est-ce à dire que ces notions et ces détails n'ont aucune valeur durable et que leur acquisition, abstraction faite de nécessités momentanées, est vaine ? En aucune façon. Toute expérience, toute impression laisse sa trace dans la personnalité, trace forte ou légère suivant les circonstances actives et réceptives. C'est ainsi que se forme l'acquis de la personnalité, c'est ainsi que la personnalité devient apte à dominer les niveaux inférieurs de l'évolution. Il est donc inexact de dire que la mémoire se perd : il se produit une transformation des matériaux saisis par la conscience et retenus par la mémoire. La valeur durable de ceux-ci entre comme partie intégrante dans le patrimoine intellectuel et moral de la personnalité. Sans doute l'assimilation est différente suivant les individus, mais en aucun cas il ne peut être question d'une déperdition. La nourriture psychique, c'est-à-dire l'observation du monde objectif, forme la personnalité comme la nourriture physique forme le corps. L'une comme l'autre perd ses caractères extérieurs et si son effet demeure, ses traces visibles disparaissent plus ou moins rapidement.

Il est non moins superficiel de mettre en ligne de compte l'argument moral. L'exigence que nous connaissions d'une façon précise et détaillée les motifs pour lesquels nous sommes heureux ou malheureux est à la fois excessive et contradictoire. Elle est excessive, parce que dans aucun système philosophique et religieux il n'est donné à l'homme de connaître ses responsabilités exactes : tous l'entretiennent dans une incertitude et dans une appréhension, que ne dissipent ni le désir général de bien agir ni l'effort inquiet de faire droit à toutes les prescriptions matérielles de leurs codes. Aucune religion ni aucune théorie philosophique ne possède à cet égard une supériorité sur la théorie évolutive. En revanche celle-ci possède sur les dogmatismes absolus cet avantage assurément caractéristique qu'elle explique normalement cette ignorance. Celle-ci en effet est une nécessité évolutive. Si l'on veut se donner la peine d'y réfléchir, l'exigence d'une connaissance exacte de la situation morale acquise apparaîtra immédiatement comme inconciliable avec la nécessité de l'*effort autonome*, facteur de l'évolution supérieure et base de tout l'ordre moral.

Du moment que le souvenir des existences antérieures persiste, l'homme est en mesure de se rendre un compte exact de la façon dont ses antécédents ont déterminé sa vie momentanée avec tout ce que celle-ci comporte d'épreuves ou de satisfactions, de souffrances ou de joies. Il y a plus encore : du moment que l'évolution apparaît clairement dans son passé, ses étapes futures se dessineront à leur tour et l'homme pourra juger avec exactitude de la répercussion de ses actes actuels sur les conditions de sa vie future. Or, du moment que le regard de l'homme peut l'embrasser, l'évolution s'évanouit. Il n'y a plus à chercher : toute la vérité accessible à l'intelligence humaine se présente spontanément. Il n'y a plus à faire d'effort, car l'homme ne peut agir contre l'évidence du devoir, du moment que ce devoir apparaît comme son intérêt suprême et unique. Il suffit que l'évolution soit complète intellectuellement pour que l'évolution morale le soit à son tour et que l'individu ait atteint le sommet des évolutions concevables. L'exigence du souvenir des existences précédentes conduit ainsi à la destruction de la raison d'être de l'humanité.

L'on constatera que l'ignorance que les religions entretiennent dans l'homme est d'un ordre tout autre que l'ignorance inséparable de l'évolution. Dans la première, il y a la terrifiante inconnue de l'absolu divin, c'est-à-dire un mystère impénétrable. Cette inconnue est aggravée par l'importance attachée aux observations rituelles, importance basée elle-même sur la théorie de la déchéance et de la rédemption, sur la gratuité de la grâce et l'absence de tout droit immanent de la créature. Cette ignorance participe de tout l'arbitraire et de toutes les antinomies de la conception dualiste de l'univers. L'ignorance dans l'évolution par contre n'a rien qui doive déprimer,

rien qui puisse écraser la faiblesse humaine : relative au degré atteint par l'émancipation de la nature supérieure de l'homme, elle contient la promesse formelle d'une science grandissante et la certitude d'un droit imprescriptible. La voie et la vérité se révèlent en proportion de l'avancement individuel. Aux degrés supérieurs de l'évolution humaine l'harmonie et la logique de l'ordre mondial, ainsi que l'équité de la destinée personnelle, apparaîtront avec netteté et l'ascension toujours plus lumineuse du chemin parcouru se détachera clairement avec ses méandres et ses obstacles vaincus.

Les objections qui se rangent dans la seconde catégorie ne sont pas plus redoutables.

Elles perdent de vue tout d'abord les recommencements continuels, en apparence inutiles, sont inséparables de la vie présente. Toute notre activité consciente, semi-consciente et inconsciente est faite de recommencements. A les analyser de près, l'on constate qu'ils sont de la nature même de l'effort. Celui-ci ne saurait être complet d'emblée et unique. L'effet de l'effort isolé, en quelque matière qu'il se produise, est imperceptible. Au point de vue intellectuel et moral il demande à être recommencé sous les formes les plus diverses et dans les circonstances les plus variées, si l'on veut que l'individualité en reçoive une empreinte accentuée et durable.

En ce qui concerne le développement de notre personnalité, il importe encore de tenir un compte tout spécial du peu d'activité réelle de notre vie supérieure. Nous nous laissons porter bien plus que nous n'agissons. L'œuvre des personnalités les plus débordantes d'activité s'épuise presque tout entière à varier le jeu de dispositions acquises et à en dériver pour nous un maximum de satisfactions immédiates. Celles-ci nous absorbent trop pour nous permettre d'envisager les recommencements nécessaires, leurs conditions et leur but avec une clarté objective suffisante. Ici encore la méditation personnelle trouvera à s'exercer.

L'on varie quelquefois, en croyant l'aggraver, l'objection des recommencements en prétendant que les périodes d'enfance et de vieillesse ne constituent pas des recommencements utiles, vu l'inconscience de l'une et la décrépitude de l'autre. Cette interprétation oublie de tenir compte de la diversité avec laquelle l'ambiance agit sur nous. Point n'est besoin que cette action soit manifeste et détermine des réactions visibles ou immédiates. La puériculture et la pédagogie ont démontré à l'évidence combien l'on a tort de faire bon marché des impressions que reçoivent les enfants. Ces impressions peuvent agir et agissent de fait aussi profondément, sinon davantage, sur la détermination de la personnalité que les impressions de l'âge viril. Ce qui est vrai des enfants est vrai des vieillards, à cela près que les impressions

de l'âge mûr tendent plutôt à lénifier et à adoucir, alors que celles de l'enfance excitent et précisent. Non seulement les périodes de l'enfance et de la vieillesse ne sont pas inutiles: elles ont encore une utilité propre très caractéristique, à tel point que l'évolution des individus ne se conçoit guère sans elles. Les supprimer c'est supprimer la préparation de l'activité consciente et la préparation de la période qui doit suivre la vie actuelle. C'est demander que l'homme entre dans la vie et en sorte en pleine possession de ses facultés. C'est exiger ou bien la persistance du souvenir, ou bien l'éclipse brusque de la mémoire et la subdivision de l'évolution en étapes tranchées. La période d'enfance au début de la vie et la période de vieillesse à son déclin doivent être comme des périodes de transition nécessaires.

L'on peut insister encore et baser des objections spéciales sur la mortalité infantile et sur les morts violentes. La réponse est facile encore une fois. En effet, les transitions ne s'indiquent pas seulement pour la vie terrestre; elles ne s'indiquent pas moins pour l'existence de la personnalité dans l'Au-Delà. Ces transitions doivent s'approprier à l'acquis de chaque individu: elles n'ont rien de fixe ni de général. Ainsi en ce qui concerne les morts violentes, la désincarnation de l'individualité, comme toute rupture d'équilibre violente, doit être suivie logiquement d'un état de trouble grave et long dans l'Au-delà, tandis que la maladie, le déclin lent des forces et la décrépitude de la vieillesse, en préparant la désincarnation, semblent devoir abréger proportionnellement la période de trouble postérieure. — Il est rationnel encore d'attribuer une importance propre très considérable au fait seul de la réincarnation. Nous nous sommes habitués à ne tenir compte que des phénomènes qui accompagnent la mort, mais pourquoi les luttes et les angoisses de la réincarnation seraient-elles moindres? Celle-ci ne peut donc être considérée comme inutile au point de vue du développement de la personnalité. Elle s'équilibre sans difficulté dans la chaîne indéfinie des existences, des actions de la personnalité et des réactions de l'ambiance, tout comme les vies plus ou moins longues.

Qu'on ne nous fasse cependant pas dire ici plus que nous ne le voulons. Il ne s'agit pas d'établir une théorie définitive de la mort et de la réincarnation, théorie pour laquelle l'on serait en droit de nous demander autre chose que de simples arguments de rationalité. Il s'agit uniquement de réfuter l'objection basée sur la prétendue irrationalité des morts violentes et prématurées dans l'évolution continue de la psyché individuelle. Pour cette réfutation les arguments invoqués suffisent, puisqu'ils démontrent que l'irrationalité n'existe pas. L'on voudra remarquer encore que, une fois de plus, seule la thèse évolutionniste intégrale est en mesure d'apporter une explication satisfaisante de faits, que le dogmatisme religieux doit abriter derrière le mystère de la volonté divine et pour lesquels les dogmatismes

matérialistes n'ont que l'hypothèse antiscientifique du hasard aveugle.

Quant à l'affirmation que la vie humaine présente un cycle complet depuis la naissance jusqu'à la mort, affirmation pour laquelle l'orthodoxie religieuse est d'accord encore une fois avec le dogmatisme matérialiste, elle est tout simplement l'exact contrepied des données fournies par l'observation. Du moment que celle-ci s'élève un peu au-dessus des constatations les plus matérielles et les plus grossières, elle se heurte au fait indiscutable de l'existence de dispositions prénatales, c'est-à-dire d'une idiosyncrasie qui ne doit rien à la vie actuelle. Elle nous montre également que cette personnalité disparaît du monde visible sans qu'elle ait atteint son plein épanouissement, sans que ses aspirations soient satisfaites et sans que son effort temporaire obtienne des sanctions adéquates. Passe encore de prétendre avec les matérialistes que l'individu surgit dans l'infini cosmique par l'effet d'une conjonction mystérieuse d'éléments divers, pour se disassocier à un moment donné, et s'éteindre dans la nuit. Passe encore de se réfugier avec les phénoménalistes dans un agnosticisme commode mais peu scientifique. Mais il est interdit de considérer la vie actuelle comme un cycle d'évolution complet. Tant que l'origine de notre personnalité et ses prolongements nous échappent, notre vie actuelle n'est, au point de vue de ses manifestations supérieures, qu'une étape ou un épisode, elle n'est pas un cycle complet et fermé. D'autre part, la prétention des dogmatismes religieux, qui veulent borner cet épisode à son origine et à sa fin par le bon plaisir d'un Dieu créateur et juge, constitue un simple expédient mais non une solution. La raison n'est pas en droit de s'y arrêter.

Une dernière remarque : Si l'on veut juger de haut les objections de cette catégorie, l'on ne tardera pas à s'apercevoir qu'elles sont imbues de toute la mesquinerie et de toute l'étroitesse des conceptions cosmiques concrètes. Elles prétendent juger la personnalité au point de vue de ses conditions d'existence actuelles, comme si celles-ci avaient une valeur définitive. Elles rapetissent la réalité du « moi » à l'échelle de l'intellectualité inférieure et nous ramènent à la mentalité de l'esquimau.

∴

Aussi les objections terre à terre, que les dogmatismes élèvent contre l'évolution de la psyché individuelle, sont-elles peu de chose en comparaison des constatations troublantes, des problèmes subtils et des contradictions en apparence insolubles accumulées par la psychologie expérimentale et la psychiatrie. En discutant plus haut la nature de la personnalité humaine, nous nous sommes contentés d'opposer aux arguments, qui tendent à faire envisager la personnalité humaine comme un « tout de coalition », les con-

sidérations principales qui démontrent son unité fondamentale et son existence propre comme principe individuel, indépendant de ses manifestations et impossible à confondre avec ses facultés. C'est insuffisant : il faut essayer de montrer la voie à une conciliation effective entre la complexité et l'unité de la personnalité humaine ou, à tout le moins, de faire entrevoir que la théorie de l'évolution du « moi » dans l'indéfini du cosmos s'adapte sans effort aux éclipses totales ou partielles de son activité dite normale.

Ne nous dissimulons pas les difficultés de la tâche. La psychiatrie est de date relativement récente. Si depuis Esquirol elle a fait des progrès étonnants, si sa documentation générale a pris une ampleur extraordinaire, en revanche nous sommes loin d'une synthèse théorique et le terrain même pour l'établir n'est pas entièrement déblayé. Nous nous trouvons toujours en présence de conflits violents d'écoles et d'un désarroi singulier d'opinions en ce qui concerne les principes qui doivent guider l'interprétation des défaillances de la personnalité consciente. L'on ne peut même pas dire que la science ait formulé jusqu'à présent des objections précises et claires contre l'évolution du « moi ». A ce sujet, il y a lieu de faire une remarque assez frappante. Les systèmes qui veulent exclure la persistance du « moi », sont d'autant plus catégoriques que leurs auteurs sont moins compétents : quand ces auteurs sont des savants de mérite, ils se spécialisent presque toujours comme physiciens et anatomistes ou, tout au plus comme physiologues Le terrain si délicat de la psychologie expérimentale ne leur est pas familier. Par contre ceux qui sont journellement aux prises avec les désordres déconcertants du « moi », font preuve dans leurs hypothèses d'une réserve doctrinale d'autant plus circonspecte que leur science est plus profonde et leur expérience plus étendue. Il arrive qu'on démêle, sous leurs précautions oratoires, des convictions intimes, qui se rapprochent des théories d'Allan Kardec. De toutes façons l'on est en droit de dire que les idées les plus avancées au sujet de la persistance de la personnalité et des possibilités de son évolution se rencontrent précisément parmi ceux qui sont aux prises avec ses manifestations les plus désordonnées et ses éclipses les plus curieuses.

Le caractère fuyant des théories philosophiques générales esquissées autour de ces phénomènes nous oblige à renoncer à toute discussion directe pour ne faire qu'un exposé d'éléments d'appréciation. Ce même caractère nous oblige encore à hasarder des théories qui sembleront peut-être bien audacieuses au premier abord. Nous ne revendiquons pas pour elles un mérite définitif ; il doit suffire qu'elles ne soient pas inutiles pour orienter la réflexion vers des aspects un peu négligés du problème qui se pose. Force nous est enfin de nous abstenir de citations pour ne pas noyer le débat sous la confusion des détails et d'en supposer connues les grandes lignes telles qu'elles se sont accusées à la suite des travaux des Lombroso, Krafft-

Ebing, Myers, Pierre Janet, Charles Richet, de Rochas et tant d'autres. Nous voudrions le placer assez haut pour dominer la multiplicité des faits sans toutefois rien abandonner des constatations positives et sans leur faire violence.

Observons immédiatement qu'à ce point de vue spécial le grand mérite de la psychologie expérimentale moderne ne consiste pas dans l'impulsion donnée à l'étude des conditions de l'interpénétration de l'activité psychique et physique. Celle-ci a été le point de départ et doit rester la base des théories modernes. Mais les psychologues ne pouvaient être satisfaits de découvrir le parallélisme, le synchronisme ou les conditions de dépendance entre l'éclipse de la personnalité normale et les lésions du système cérébro-spinal. Dans ses envolées les plus hautes et les plus grandement scientifiques, la psychiatrie les a mis en face de l'indéfini des influences extérieures possibles et de l'indéfini virtuel de la puissance subjective. Elle a déroulé en des perspectives vertigineuses les aspects mouvants et subtils des énergies qui sont à l'œuvre dans le monde. Elle nous a donné en même temps, avec une force irrésistible, la sensation de la petitesse et de la faiblesse du « moi » conscient et libre, dans l'immensité de l'univers. Cette petitesse et cette faiblesse éclatent aux points de vue les plus divers, au point de vue physique et des connaissances positives, au point de vue des abîmes de la subconscience et des sensations qui s'agitent ou peuvent s'agiter au dedans de nous, au point de vue de l'intelligence qui porte ses regards en avant pour scruter les évolutions possibles, au point de vue de la volonté, à laquelle il appartient de s'élever au-dessus des désirs et des effrois et de tendre vers l'affirmation de plus en plus complète et pure de la psyché humaine.

Faut-il dire que ce sont les intellectualités les plus hautes qui, devant le mystère du monde, ont le sentiment le plus vif de leur incomplétude ? L'affirmation naïve de la grandeur, de la puissance et de la responsabilité humaine ne se rencontrent qu'à des niveaux relativement bas. Les convictions subjectives sont d'autant plus fortes que les horizons sont plus étroits. C'est l'intellectualité inférieure seule qui juge avec suffisance tout ce qui sort des conditions normales de l'existence et qui a tôt fait de considérer comme rupture réelle d'harmonie ce qui n'est qu'adaptation imparfaite à des réalités plus hautes ou simplement autres. On ne peut épargner à la psychologie dogmatique le reproche d'avoir versé et de verser encore dans cette mentalité. En effet, elle ne s'est guère préoccupée des objections les plus formidables contre sa conception de la personnalité, c'est-à-dire des phénomènes où nous voyons cette personnalité se démentir, fluer et disparaître.

L'on ne saurait assez proclamer en face de cette attitude trop commune encore aujourd'hui que ce sont les intuitions, que permet l'analyse des états

dits morbides ou anormaux, qui nous tracent la voie vers la compréhension des conditions réelles de notre existence psychique. Il faut envisager la personnalité humaine en la profilant sur le fond redoutable de ses défaillances et se dire que la signification immédiate de ces défaillances est précise. L'observation des passions et des états affectifs démontre qu'il suffit d'un rien pour désorienter le « moi » et lui faire perdre la possession de lui-même. Des changements notables dans le milieu soit matériel soit intellectuel détermineront des effondrements et des crises, que seuls les caractères les mieux trempés finiront par dominer, et encore avec lenteur et au prix de grands déchirements. Les plus faibles — et c'est la grande majorité — se verront plongés dans un chaos dans lequel ils se débattront éperdûment sans pouvoir regagner ni la domination sereine d'eux-mêmes ni une vue exacte de la valeur objective des conditions d'existence nouvelles qui leur sont faites. C'est dire que le « *homo sapiens* » est en réalité tenu en lisière par les circonstances extérieures. Il marche dans la voie tracée par l'ambiance et suivant les indications qui lui sont fournies par des influences indépendantes de lui et presque à son insu. Même aux sommets de l'intellectualité le rôle de la conscience et de l'autonomie reste très limité. Nous pensons et nous agissons, pour rappeler le mot de Bergson, avec toute notre courbure d'âme, mais sans nous rendre compte des éléments qui entrent dans nos convictions et dans nos décisions. Nous continuons de subir en même temps les influences les plus diverses contre lesquelles nous ne songeons même pas à réagir. Le « moi » humain apparaît ainsi, quel que soit son niveau intellectuel, comme quelque chose de bien faible et de bien intermittent en tant qu'activité pleinement consciente, c'est-à-dire dégagée de l'influence directe des circonstances du moment et de l'influence générale du milieu. La force de résistance, la résignation et la sérénité devant l'écroulement des situations matérielles, la ruine des illusions sentimentales et l'évanouissement d'un idéal religieux concret sont, à cet égard, des indices de supériorité réelle bien plus positifs que les manifestations les plus merveilleuses de l'intelligence. Il n'est guère possible de développer ici davantage ces réflexions : c'est la méditation personnelle du lecteur qui doit faire apparaître leur valeur intégrale.

Nous devons en retenir toutefois que ce que nous considérons comme régulier, normal et conscient dans la vie courante, l'est en réalité fort peu et l'est d'une façon très précaire. C'est dire que la régularité apparente de la vie ordinaire ne constitue pas un argument en faveur des psychologies orthodoxes et des éthiques absolues qui présupposent une autonomie et une responsabilité complètes. C'est dire encore que toute une catégorie de manifestations dites anormales ne peuvent pas être alléguées comme objections proprement dites contre l'unité et la persistance du « moi » humain, mais

démontrent uniquement sa faiblesse au milieu des remous de l'ambiance. Elles permettent de conclure simplement à la nécessité d'une évolution ultérieure, où l'homme se retrouvera et s'affirmera à nouveau.

En abordant l'examen détaillé des troubles apportés dans l'activité consciente normale, nous devons nous arrêter d'abord à ceux qui doivent leur origine à des lésions organiques. Ils ne fournissent guère d'objections sérieuses contre l'évolution de la personnalité du moment que l'on veut bien ne pas perdre de vue le caractère spécifique de son existence visible. Dans les conditions où nous pouvons l'observer, la personnalité est inséparable du corps et de ses organes. C'est le corps qui détermine ses possibilités d'activité, non pas comme principe agissant, mais comme cadre et limite temporaire. Loin de pouvoir nier ce qu'on appelle, faute d'un terme plus adéquat, le parallélisme psycho-physique, la psychologie expérimentale doit au contraire le revendiquer hautement. L'interpénétration de la personnalité et du corps est telle que toute manifestation, qu'il est convenu d'appeler psychique, doit avoir sa répercussion dans l'organisme dit matériel et s'accompagner de réactions physico-chimiques. L'attitude de certaine philosophie, qui semble redouter les constatations précises des modifications déterminées dans l'organisme par les manifestations de notre activité supérieure, est très nettement enfantine. Les préoccupations les plus hautes et les plus pures d'idéalisme et de morale ne devraient pas aller sans le souci constant de la détermination de ces réactions. Ainsi seulement l'homme se révélera comme un être harmonique dans son étape actuelle. Pour employer une comparaison assez banale, l'éclat des couleurs et l'élégance des formes du papillon ne doit pas nous dispenser d'examiner jusque dans leurs détails les plus répugnants au sentiment esthétique le fonctionnement vital et les phases de la décomposition apparente de la chenille et de la chrysalide.

Du moment qu'il est admis que les relations les plus étroites entre les organes matériels et le fonctionnement psychique sont de l'essence même de notre vie actuelle, la suppression et la lésion des organes doit supprimer, entraver ou désorienter les manifestations de la personnalité vis-à-vis du monde ambiant. C'est ainsi que dans la paralysie générale nous voyons se poursuivre pas à pas l'abolition complète de l'activité psychique qui permet les communications entre êtres vivant de notre vie matérielle. Est-ce à dire que la personnalité disparaît ? Nous avons vu plus haut que la mort ne prouve rien contre la persistance de la personnalité. Ses éclipses totales ou partielles, définitives ou temporaires à la suite de lésions organiques, prouvent encore beaucoup moins. Sans même invoquer l'argument pourtant très sérieux qui nous est fourni par la réapparition graduelle de la personnalité à

la suite de la guérison graduelle des lésions organiques, nous sommes en droit de dire que ces éclipses, tout comme la mort, doivent nous faire conclure au passage de la personnalité dans des conditions d'existence autres, et non à sa disparition.

Cet argument est formel. L'on est toutefois en droit de faire observer que la position du problème n'est pas exacte. Le parallélisme psycho-physique est une expression empruntée au vocabulaire dualiste et ne répond pas à la réalité du phénomène. Pour rester dans la seule conception cosmique qui soit scientifiquement admissible, c'est-à-dire dans la conception moniste, il faudrait se borner à parler de répercussions allant de bas en haut et de haut en bas, sans qu'il y ait à proprement parler ni parallélisme, ni même, comme nous l'avons indiqué déjà, synchronisme. Néanmoins cette transposition du problème laisse subsister toute la valeur de l'argument: celui-ci se transpose, en effet, à son tour. La personnalité humaine reste dépendante, à l'étape actuelle de son évolution, des basses réalités qui constituent la vie animale et physique. Tant qu'elle n'en est pas dégagée, les réalités inférieures doivent influer sur ses possibilités d'activité et de manifestations. Il est évident encore que la suppression des organes matériels d'un être donné doit rompre le contact normal avec les êtres de même nature. Nous sommes ramenés ainsi à la conception générale d'une vie étagée à des plans divers et ascensionnels, la seule d'ailleurs qui soit scientifique, car l'uniformité, la constance et le parallélisme n'existent dans aucun des règnes de la nature. Ce qui échappe à nos constatations à un niveau donné, doit se retrouver autre part, et non pas identique, mais évolué et supérieur. C'est dire que la dépendance du « moi » vis-à-vis de ses organes actuels doit être temporaire et non définitive, contingente et non nécessaire, et que son dégagement progressif — en d'autres termes son évolution constante — est dans les lois générales de la nature.

Loin d'être en droit de parler d'une dépendance essentielle du « moi », vis-à-vis de ses organes temporaires, il faudrait plutôt renverser les rôles et dire que les conditions physiques de notre existence dépendent essentiellement du degré d'évolution acquis par le « moi ». Il n'est à coup sûr pas illogique d'admettre que celui-ci soit ramené vers l'existence corporelle et doive se construire ses organes — sa prison disent certaines écoles psychiques — suivant son acquis antérieur et suivant les lacunes de cet acquis.

Cette façon d'envisager la genèse de l'individu vivant n'est aucunement en contradiction avec les constatations si curieuses faites en ce qui concerne les relations physiques et psychiques entre descendants et ascendants. Les faits d'hérédité et d'atavisme n'offrent de difficultés logiquement insolubles que pour les dogmatismes religieux. Ceux-ci, en effet, doivent une fois de

plus les attribuer aux décrets insondables de Dieu. Il ne leur reste pas d'autre ressource que de mettre sous l'égide de l'infinie bonté et de l'infinie perfection les tares physiques et psychiques les plus abominables et, dans la thèse de la création directe de l'individu, les plus imméritées. Les dogmatismes matérialistes, de leur côté, se bornent à des constatations superficielles autant que brutales et doivent négliger complètement le mystère des origines. L'évolutionnisme seul permet ici des hypothèses qui, sans être définitives dans l'expression qu'il est possible de leur donner, lui assurent une logique fondamentale et une supériorité incontestable sur des doctrines radicalement incompatibles avec les exigences élémentaires d'une harmonie et d'une justice des choses.

Au point de vue éthique général, le « moi », dans la thèse évolutive, subit le sort qu'il s'est créé lui-même au cours de ses incarnations successives. Quelles que soient les tares, dont il souffrira les atteintes, c'est à lui-même qu'il les doit : c'est son évolution qui les exige. Au point de vue des ressemblances entre ascendants et descendants, il est normal qu'en reprenant la chaîne des existences visibles, il cherche à s'adapter à l'ambiance qui lui est la plus congéniale. Toutefois, ce sont les nécessités de son évolution qui déterminent d'une façon souveraine la place qu'il aura à reprendre dans le monde et ces nécessités peuvent imposer aussi bien la ressemblance que la dissemblance. Ni l'une ni l'autre ne prouvent ainsi quoi que ce soit. — Observons encore qu'on exagère facilement certains faits. L'hérédité et l'atavisme proprement dits, qui déterminent une ressemblance profonde soit physique, soit psychique et impliquent la communauté de tares ou de qualités fondamentales, sont fréquemment confondus avec la similitude purement superficielle, quoique souvent très frappante, qui est due uniquement à l'action continue de l'ambiance. Celle-ci suffit à déterminer des habitudes, une mentalité, voire des analogies physiques curieuses entre ascendants et descendants, sans que ces analogies descendent plus bas que les apparences tout à fait extérieures et aillent jusqu'à une ressemblance profonde et véritable.

Les phénomènes si curieux de l'atavisme qui font ressembler une personne donnée non pas à ses parents mais à ses aïeux, trouvent chez certains réincarnationnistes une explication encore plus formelle et plus complète. A leur sens rien n'empêche en effet que la réincarnation directe des ascendants se produise chez des descendants en sautant une ou plusieurs générations : c'est l'aïeul lui-même qui reparaît dans le petit-fils. La similitude dans ces conditions sera à peu près parfaite. L'explication n'a rien d'illogique. On ne peut même pas objecter contre cette théorie un excès de ressemblance, ni en déduire de celle-ci que l'évolultion ne se produit pas. En effet, nous devons discerner entre la réalité intérieure et les manifestations

visibles. La réalité intérieure peut évoluer longuement et subir des transformations profondes avant que les apparences extérieures s'en ressentent. En d'autres termes, derrière la façade qui reste la même, l'être proprement dit peut se transposer grandement. Il n'est pas rare d'ailleurs de voir pareilles transpositions se révéler brusquement, quand une secousse un peu forte fait tomber la façade. Ainsi rien n'empêche qu'il se produise une évolution intime très réelle d'une personnalité donnée sans que son entourage s'en aperçoive et alors que cette évolution reste inconsciente pour celui qui en est l'objet.

Il n'y a pas lieu de nous arrêter aux intoxications ni à leurs effets euphoriques ou stupéfiants. Au point de vue de leur action sur l'activité consciente, ils appartiennent essentiellement à la même catégorie que les lésions organiques. Il est néanmoins intéressant de constater que l'euphorie — produite probablement par la neutralisation de certaines facultés au profit d'une seule — offre des analogies curieuses avec les phénomènes inférieurs de l'état second, dont il sera question plus loin. Elle transpose pour ainsi dire dans un mode majeur l'activité cérébrale et plus spécialement les sensations affectives sans laisser des traces dans le souvenir normal. Cette transposition, qu'il s'agisse de la griserie vulgaire ou des rêves du fumeur d'opium, n'est ni irrationnelle, ni inconsciente, ni fugitive au sens absolu de ces mots. Nous voyons y intervenir une logique spéciale souvent acérée et des intuitions dont l'étrangeté possède fréquemment une singulière profondeur. Si le souvenir de l'activité de ces états anormaux s'abolit dès que l'intoxiqué revient à son état habituel, on le voit par contre reparaître facilement dès que la griserie reprend. La seule conclusion à tirer de ces faits est encore une fois que le « moi » ne s'abolit ni ne se modifie : il vit des circonstances autres dans ces états, sans qu'il soit capable de les rapprocher de celles de son état normal.

Les défaillances de l'activité consciente, dans lesquelles les conditions physiologiques ne jouent qu'un rôle accessoire, offrent un intérêt plus subtil, plus grand aussi par les horizons qu'elles ouvrent que les troubles d'origine organique. Les phénomènes qui caractérisent ces défaillances peuvent se classer en perceptions extérieures anormales, en réveils de l'acquis subconscient et en impressions psychiques directes.

Nous rencontrons dans le premier groupe les hyperesthésies, qui ne constituent qu'une intensification des facultés perceptives, les synesthésies, qui amalgament en une sensation unique des impressions de nature diverse, visuelles, auditives, tactiles, etc., et enfin les télesthésies. La science ortho-

doxe n'a aucune répugnance pour les deux premières : elle les observe, les analyse et les décrit sans chercher à révoquer en doute leur signification obvie. C'est qu'elles se rapprochent des phénomènes d'intoxication et se prêtent en grande partie à des interprétations qui ne heurtent pas les théories aprioriques généralement reçues. Après avoir catalogué et décrit avec minutie leurs manifestations apparentes, on peut estimer que le devoir scientifique est épuisé et n'impose pas la préoccupation du sens profond des faits de ce genre, ni la recherche de leurs racines vraies dans « le moi ». — Mais les télesthésies exigent davantage. C'est pourquoi elles ne bénéficient pas de la même objectivité quoiqu'elles constituent à toute évidence les phénomènes les plus intéressants du groupe. On peut les définir comme sensations d'événements qui se produisent à distance, qui se sont produits dans le passé ou qui doivent encore se produire dans l'avenir. Elles semblent donc en dehors ou au-dessus des contingences de temps et d'espace. Leur intensité est très diverse et va du pressentiment indécis et obscur, qui appartient à la vie normale d'un chacun, jusqu'aux impressions auditives ou visuelles les plus fortes.

Il n'y a guère eu d'efforts conséquents pour expliquer sérieusement les télesthésies. La théorie religieuse, suivant laquelle le Ciel permet dans certaines circonstances des prémonitions exceptionnelles, n'a pas de valeur. Les étiqueter simplement comme « hallucinations télépathiques » est plus insuffisant encore. Enfin il est très nettement antiscientifique de leur chercher, vaille que vaille, quelques explications plus ou moins pénibles, soit dans certaines circonstances matérielles qui accompagnent ces phénomènes, soit dans les dispositions pathologiques du sujet qui les éprouve. Ces essais d'éliminer le caractère propre de la télesthésie relèvent de l'acrobatie dialectique et non de l'observation pondérée. Généralement ils ont encore le tort de déplacer le problème et de le compliquer. Certes des légendes se forment facilement, des faits vrais sont exagérés et défigurés ; des fraudes conscientes et inconscientes entrent en jeu. Il y a lieu également de tenir compte des réveils possibles d'impressions cryptopsychiques. Mais quand de bonne foi l'on dresse le bilan des erreurs et des confusions, il reste un résidu irréductible. Les cas de pressentiments précis, de visions et d'auditions à distance nettes ne sont pas niables. Il serait facile de remplir un volume de citations typiques, mais il suffit qu'un chacun s'interroge ici lui-même ou cherche autour de lui sans parti pris.

Observons encore que c'est à tort que certaine science prétend révoquer en doute l'existence de télesthésies réelles en se basant sur le manque de concordance partielle ou totale entre le pressentiment, la prémonition ou l'intuition d'un côté, et l'événement réel de l'autre. La télesthésie d'ordinaire très fugitive, peut être imparfaite comme toute perception ; on peut encore

l'interpréter fort mal et son souvenir est tout particulièrement exposé à des altérations. D'ailleurs les faits de concordance imparfaite ne suppriment pas les faits où la concordance est d'une précision frappante et où les circonstances les plus diverses viennent accentuer le mystère du fait télesthésique.

La seconde catégorie des phénomènes non physiologiques, qui influent sur l'activité consciente de la personnalité, est constituée par les faits de la subconscience. L'orthodoxie tant scientifique que religieuse, depuis qu'elle a dû admettre le caractère propre, la subtilité et l'action prépondérante de la subconscience, cherche aujourd'hui à utiliser celle-ci comme la bonne à tout faire de la psychologie. On lui demande de prendre à son compte toutes les influences encore mystérieuses qui troublent les cercles de la tradition et notamment les télesthésies. Sans nous arrêter à ces tentatives, qui ne peuvent que ralentir l'élargissement continu des horizons anciens, rappelons ce que nous avons dit plus haut de la nature et de l'ampleur du rôle que tient la subconscience dans toute notre vie. Son action permanente est tellement identifiée avec celle-ci qu'elle passe inaperçue : mais, sous le coup de circonstances spéciales, elle peut nous réserver des surprises les plus fortes. Ce ne sont plus seulement des impressions isolées dont le souvenir renaît, avec plus de précision quelquefois que n'avait eu l'impression vive; ce sont des groupes d'impressions et des systèmes de faits qui remontent à la surface. L'on doit croire parfois que ceux-ci ont été raisonnés et interprétés d'étrange façon dans les profondeurs de la subconscience. Si ces réveils de la subconscience vont jusqu'à dominer l'activité consciente — ce qui leur est facile si celle-ci est affaiblie par des influences physiques, — les anomalies les plus étonnantes se produisent. Ce qui dans le cours ordinaire de l'existence n'est que flux mouvant de souvenirs et d'images, peut devenir facilement préoccupation lancinante, obsession et prédominance d'idées fixes. Les perceptions normales sont interrompues et l'on voit surgir les formes primaires et secondaires de la paranoïa, les hallucinations proprement dites, le dédoublement apparent du « moi », etc.

Les actions psychiques directes exercées par certaines personnalités sur d'autres et qui empruntent leur caractère propre à un dynamisme indépendant des organes matériels se révèlent à leur tour comme bien plus multiples, plus subtiles et plus puissantes que l'ancienne psychologie ne l'admettait. La suggestion nous ouvre ici un domaine illimité. A tension réduite, on la voit accomplissant son travail latent dans presque tous les échanges de cérébration à cérébration, influençant les convictions, déterminant les enthousiasmes, et déchaînant, pour peu qu'elle rencontre un terrain favorable, les passions les plus vives. A ce titre elle appartient à l'activité considérée

comme normale tout comme les télesthésies embryonnaires et le jeu régulier de la subconscience. Mais dès qu'elle s'exerce dans des conditions de puissance et de réceptivité excessives, les atteintes à la personnalité vont jusqu'à l'éclipse partielle ou totale de l'activité consciente, jusqu'à l'abolition de la volonté propre et la substitution d'une volonté étrangère, jusqu'à la neutralisation des facultés perceptives et la transmission ou l'évocation directe de sensations et d'images indépendantes des excitations extérieures ou contraires à celles-ci.

Il est à peine nécessaire d'ajouter que les distinctions entre ces diverses catégories de phénomènes sont surtout théoriques. Dans la réalité elles se produisent simultanément, quoique dans des proportions diverses. Les fermentations subconscientes surtout sont très complexes. Elles s'accompagnent volontiers d'hyperesthésies aiguës, paralysent les perceptions normales et déterminent les mêmes effets que les suggestions extérieures. Ces fermentations ne sont pas nécessairement inconscientes et la volonté peut leur imprimer une orientation précise. Il vient un moment toutefois où elle ne dominera plus les états affectifs, qu'elle aura contribué à créer, et devra abandonner leur direction. L'intensité de ces états devient facilement redoutable. L'histoire nous montre des exemples frappants où l'action de l'autosuggestion, surtout quand elle est collective et s'augmente de stimulants extérieurs, abolit jusqu'au sentiment de la souffrance et produit des réactions physiques violentes, quelquefois curatives, que toutes les religions se sont empressées d'interpréter comme miraculeuses. Ici encore il faut se tenir à égale distance des conclusions hâtives, qui veulent voir l'intervention divine directe dans des faits naturels quoique anormaux, et des négations imprudentes du matérialisme dogmatique. Les grandes manifestations de la foi, où triomphe la suggestion religieuse collective, seront toujours proportionnelles au niveau de ceux qui y prennent part. Entre Lourdes, Kerbela et les grands pèlerinages des Indes, entre les flagellants du moyen âge, les sectateurs fanatiques du diacre Pâris, les « christian scientists » et les illuminés de toutes les sectes, il n'y a que des différences de degrés et de nuances : le fond est le même. Avec la disparition de l'ambiance et l'apaisement de la surexcitation psychique, les sensations normales reparaissent, les arches saintes ne rendent plus d'oracles et le fanatisme des foules croyantes doit chercher en d'autres lieux et dans d'autres concours de circonstances la satisfaction des instincts qui la portent vers le merveilleux.

Toutefois qu'il est assez probable que la science se verra obligée de classer à part les thaumaturges que toutes les religions ont connus et que l'on voit encore se produire aujourd'hui beaucoup plus qu'on ne se l'imagine ordinairement. Si la suggestion a fréquemment une part notable dans les effets

dits « miraculeux » qu'ils obtiennent, d'autre part une étude sérieuse de leurs faits et gestes laisse jusqu'ici un résidu très considérable que n'explique en aucune façon la suggestion proprement dite. Les êtres d'élite parmi eux — et nous devons reconnaître comme tels toute une série d'individualités que l'église catholique a canonisés — obtiennent des effets dans lesquels la suggestion joue un rôle minime et plus en proportion de l'élévation éthique du thaumaturge que de la faveur de l'ambiance.

A la lumière de l'ensemble de ces constatations, il devient possible d'indiquer la valeur des arguments que les adversaires de la personnalité, qui font généralement fort peu de psychologie expérimentale eux-mêmes, dérivent des constatations de celle-ci. Avant tout il importe de ramener à de justes proportions la signification des éclipses de la personnalité, éclipses totales ou partielles, éclipses momentanées ou permanentes, éclipses d'origine psychique ou éclipses résultant de lésions d'organes physiques.

Les éclipses de l'activité consciente envahissent notre vie quotidienne tout entière. L'activité réfléchie de l'homme est peu de chose en comparaison de son fonctionnement inconscient. Il s'agite, travaille et... pense avec l'automatisme de l'habitude sans qu'il songe à l'analyser, à le diriger et à noter les étapes de son évolution. L'acquis subconscient et l'ascendance individuelle tout entière agissent en lieu et place de la conscience vive beaucoup plus que nous n'avons appris à l'admettre. Ajoutons qu'ils agissent avec infiniment plus de décision et de sûreté que celle-ci. Il suffit de réfléchir pour hésiter, comme il suffit de décomposer des mouvements habituels pour les exécuter avec moins de précision.

Un pas de plus dans la voie de ces observations nous montre qu'en principe et par elles-mêmes les éclipses de la personnalité, loin de prouver quoi que ce soit contre la théorie de l'évolution individuelle, apparaissent au contraire comme le complément nécessaire de celle-ci. En effet, l'exigence d'une suppression des éclipses de la personnalité n'est autre chose que l'exigence d'une conscience claire et constante. Elle équivaut à demander que l'homme se pénètre avec une lucidité parfaite et domine souverainement tout son acquis. Cette lucidité parfaite et cette domination souveraine du passé entraînent, pour peu qu'on pousse le raisonnement, l'impossibilité d'erreurs devant l'observation et l'impossibilité de défaillances devant le devoir. En d'autres termes, c'est une fois de plus l'exigence de la perfection immédiate complète.

Mais du moment qu'on admet l'impossibilité d'une conscience constante et claire dans l'ascension évolutive, du moment que les interruptions et les troubles dans l'activité supérieure du « moi » sont les corollaires inévitables

de son imperfection, la différence de degré et de nuance dans ces interruptions et ces troubles perd toute valeur fondamentale. Ces différences dépendent, non de l'essence du « moi », mais des circonstances extérieures de son évolution et de ses conditions d'existence momentanées. Elles sont proportionnelles à celles-ci et temporaires, tout en pouvant s'étendre au delà des limites de l'existence visible. En résumé, toute orientation inadéquate du « moi » au milieu de fortes influences extérieures et d'éruptions subconscientes, toute impression disproportionnée à la faculté d'assimilation, tout choc physique ou psychique trop violent doit désorbiter la personnalité et bouleverser son action normale, en raison directe de sa faiblesse et de la puissance de l'action extérieure.

A bien y réfléchir, le sophisme, qui veut que l'incapacité du « moi » d'agir et de se manifester dans des conditions normales équivaut à sa disparition, apparaît encore plus superficiel pour les cas de folie que pour la mort. En effet, chez le dément, comme nous l'avons fait ressortir déjà, la sensation essentielle du « moi » persiste. Il importe peu qu'il soit impressionné anormalement pour l'ambiance et qu'il traduise ses impressions d'une façon qui nous semble étrange. Il importe peu également qu'il se croie autre chose que ce qu'il est ou même que la complexité de ses sensations lui fasse voir en lui un être multiple. Le « moi » désemparé dans un monde de perceptions, de souvenirs et de systèmes d'idées, les concrétise et les rapporte mal. — Notons encore que dans des cas nombreux, nous nous imaginons à tort qu'il les rapporte mal. En réalité, il les rapporte simplement d'une façon autre que nous sommes habitués à le faire. C'est un fait hautement caractéristique et qui ne peut être nié que, dans le désordre apparent de la folie, il y a fréquemment des intuitions intrinsèquement plus vraies et plus élevées, quoique fragmentaires et confuses, que les conceptions de l'humanité moyenne. Aussi quand l'islamite respecte l'aliéné comme possédé d'une parcelle de l'esprit divin, il se trompe moins que le matérialiste, dont la lourde présomption veut voir partout des dégénérescences.

Quant à l'abolition de la mémoire allant jusqu'à l'amnésie la plus étendue elle ne change évidemment pas l'individualité. On a varié l'expression de l'objection, sans lui donner plus de force, en faisant état des existences en partie double menées très régulièrement par des individus qui pendant une période donnée s'imaginent être telle personnalité et, placés dans d'autres conditions, vivent sans trouble apparent une existence tout autre. Le cas de ces soi-disant « moi » multiples et successifs n'est qu'une complication d'un cas d'amnésie, c'est-à-dire d'abolition d'un groupe de souvenirs, avec le réveil synchronique d'un groupe de souvenirs différents. Ces cas peuvent servir d'autant moins les adversaires de l'évolution continue de la personnalité, que les guérisons de ces anomalies sont fréquentes et relativement

faciles, si des désordres physiologiques graves ne les compliquent pas.

Enfin, il n'y a pas davantage éclipse vraie de la personnalité dans les cas de suggestion, celle-ci fût-elle violente. En effet, la suggestion ne détermine jamais qu'une neutralisation temporaire et qu'une dépendance partielle de l'activité psychique propre du suggestionné. Cette activité tend toujours à reprendre ses droits, quelle que soit la façon dont l'hypnotiseur la détraque et la stupéfie. Sans doute, il est des cas où le sujet est ravagé jusqu'à extinction de force vitale et où ses organes ne lui permettent plus ni résistance ni relèvement. L'on aura ainsi déterminé une situation qui correspond à la paralysie générale. Mais en ayant rendu impossible les manifestations de la personnalité, on ne peut pas se flatter de l'avoir détruite.

La seule façon dont les constatations positives et les règles scientifiques générales permettent d'envisager la folie sous toutes ses formes, résulte à l'évidence de l'ensemble de ces considérations. La personnalité ne disparaît pas : du moins rien ne permet d'affirmer son abolition, et toutes les analogies font conclure impérieusement à son maintien. Il est même excessif de désigner comme des éclipses ce qui n'est que transposition de ses perceptions, désorganisation de ses façons habituelles de penser et d'agir et, dans les cas extrêmes, neutralisation des facultés qui la mettent en contact avec le monde extérieur. Le « moi » ne disparaît pas, mais, dans des conditions d'existence autres, il se manifeste d'une façon différente. — L'on est d'autant moins en droit de soutenir que l'essence de la personnalité se trouve atteinte par les troubles mentaux, que ceux-ci se guérissent et que la personnalité dite normale se réaffirme. Ces réaffirmations deviennent de plus en plus fréquentes à mesure que progresse la psychothérapie. Fréquemment elles sont complètes au point que le sujet est en mesure de se rendre compte de la situation anormale qu'il a subie, et d'étendre l'unité consciente de sa personnalité à la période dite d'éclipse. — Le processus même de la guérison des troubles purement psychiques revêt une signification formelle. Il suffit souvent pour rétablir l'équilibre rompu, de détruire la hantise impérieuse du paralogisme initial, sur lequel le malade a bâti ses convictions ultérieures. C'est dire qu'on ne reconstitue pas la personnalité mais qu'on la dégage d'une étreinte qu'elle n'a pas su dominer. Aussi les cas réfractaires à la science du psychiatre doivent-ils faire conclure à l'insuffisance de celle-ci et non à la dissociation de la personnalité en ses éléments constitutifs. Le « moi » se retrempera et se réaffirmera ailleurs.

Il nous reste à effleurer une question intéressante entre toutes. Dans cette chenille ou, si l'on aime mieux, dans cette chrysalide qu'est l'homme vivant sur terre, peut-on relever déjà des traces de papillon futur ? Une activité

supérieure à son activité usuelle, qui dépend des organes, commence-t-elle à se dessiner ? — L'analyse patiente de certaines manifestations anormales relevées plus haut, fournit à tout le moins des indices en faveur d'une réponse affirmative. Ces indices se renforcent et se précisent par les constatations que permettent les états auxquels l'on devrait réserver l'appellation d'hypnotiques, à l'exclusion des états proprement dits de suggestion.

La science a dû entamer l'observation de ces états, tout comme celle des phénomènes de la subconscience, dans les bas fonds de la pathologie. L'empirisme fut longtemps son seul guide dans le dédale des observations premières et cet empirisme, mis trop souvent au service de dogmatismes autoritaires, a gâché les observations les plus précieuses et désorienté les recherches méthodiques. L'on commence seulement à distinguer entre l'hypnotisme et la suggestion vulgaire et brutale. Il faut encore se dire qu'il est logiquement impossible d'obtenir des phénomènes de valeur, permettant de se faire une idée sérieuse de l' « état second » et de ses ressources avec des professionnels trop souvent simulateurs par intérêt ou vanité, ou bien avec des sujets d'hôpital abîmés par des tares physiques ou psychiques, ou fatigués par des expérimentations excessives. — Avec les sujets d'élite, qui n'ont guère besoin de l'intervention d'un « hypnotiseur » et dont il faut suivre et non diriger l'activité intellectuelle, l' « état second » révèle fréquemment un « moi » aux aspects inattendus d'une lucidité et d'une élévation déconcertantes. Les perceptions, les préoccupations et les idées reçues de la vie courante sont neutralisées et toutes les facultés subissent comme une transfiguration. Le sujet, qui semble pleinement indépendant des organes matériels, perçoit avec aisance les pensées avant qu'elles soient exprimées ou sans qu'elles soient exprimées. Ses télesthésies sont conscientes et volontaires ; il dirige ses perceptions à distance sans qu'il soit possible de leur assigner des limites générales. Bien entendu, ces facultés sont très différentes de sujet à sujet : bien entendu encore, beaucoup dépend de ses dispositions momentanées et de l'intensité de l'effort demandé. L'ambiance peut le gêner ; les troubles de l'état normal le fatiguent et l'entravent : plus son action doit s'exercer au loin, plus elle devient confuse et plus le sujet est exposé à se tromper dans les interprétations de ses perceptions. Mais ces différences d'intensité dans le phénomène n'ont aucune importance : l'essence de celui-ci reste la même. — Deux constatations achèvent de la caractériser. D'abord les perceptions psychiques telles que la pénétration des pensées et des dispositions, des relations et des conséquences possibles de faits donnés, etc., sont plus nettes généralement et plus faciles que les constatations purement matérielles. Ensuite le sujet d'élite à l' « état second » se rend généralement un compte très exact des conditions d'existence de son « moi » normal. Au réveil, le souvenir des efforts faits et des perceptions recueillis pendant l'hypnose s'efface,

mais il se rétablit avec le rétablissement de l' « état second ». Il n'y a donc pas d'assimilation possible entre les intuitions à l' « état second » et le fonctionnement des sens matériels et nous sommes obligés d'admettre qu'il y a transposition du « moi » dans des conditions d'existence supérieures, conditions que le « moi » éveillé est incapable d'atteindre.

Il serait contraire à toutes les constatations psychologiques que ces phénomènes de l' « état second » soient le privilège de quelques êtres et n'aient pas leur retentissement chez tous. Avec des intensités moindres, ils doivent comme toutes les manifestations dites anormales, descendre jusque dans la vie courante. Rien, en effet, ne peut être anormal au sens strict du mot; pour aucune manifestation humaine l'on n'est en droit de revendiquer une place absolument propre dans le domaine psychique. Le contact avec l'activité dite régulière, l'enchaînement avec les conditions usuelles de l'existence doit exister. Cet enchaînement existe de fait en ce qui concerne l' « état second ». Sans nous arrêter aux querelles qui se perpétuent entre certaines écoles, nous sommes en droit de constater que sa similitude avec le sommeil, cette éclipse quotidienne de la personnalité consciente, ne se borne pas aux conditions physiologiques. Il est incontestable que non seulement l'activité de la subconscience et jusqu'à un certain point celle des facultés perceptives, mais encore celle des facultés coordinatrices continuent de s'exercer pendant le sommeil. L'agitation que manifestent souvent les dormeurs est ici secondaire. Ce qui est essentiel pour l'appréciation de la nature probable du sommeil c'est le fait qu'il détermine comme une mise en ordre et une clarification des impressions de la veille, et qu'au réveil nous nous trouvons fréquemment devant le résultat concret d'un processus intellectuel actif. C'est ainsi que l'on constate parfois la solution nette et catégorique de problèmes devant laquelle l'intelligence, avant de glisser dans l'inconscience du sommeil, avait dû s'arrêter impuissante. Or cette mise en ordre, cette clarification et ces solutions sont acquises avant que le « moi » éveillé ait eu le temps de réfléchir, en d'autres termes avant toute entrée en activité de l'intelligente consciente.

Faut-il aller pour cela jusqu'à dire qu'il n'y a entre l'état second et le sommeil aucune différence proprement dite ? Faut-il cesser de considérer les rêves, suivant la formule ordinaire, comme le réveil sans ordre et mécanique d'images et d'impressions confuses ? Faut-il croire que le sommeil comme l'état de veille a son activité intellectuelle, claire ou obtuse, prompte ou difficile suivant l'évolution propre des individus, mais intrinsèquement logique et consciente dans le moment où elle se produit ? Faut-il enfin expliquer les bizarreries des souvenirs du rêve, par les différences des condi-

tions dans lesquelles s'exerce l'activité intellectuelle? Il est certain que le « moi » revenu à l'état conscient doit éprouver des difficultés insurmontables pour se rendre un compte de l'ambiance du sommeil et d'une activité dégagée des contingences matérielles de la vie morale. Si des impressions restent, celles-ci sont exposées aux erreurs d'interprétation les plus singulières. Enfin la fragilité du souvenir et les confusions subconscientes doivent achever rapidement de défigurer ces interprétations jusqu'à ne laisser dans la mémoire qu'une caricature grossière et partielle de la réalité du rêve. Quelles que soient encore la ténuité de sa base et les objections possibles, l'hypothèse est séduisante. A mesure que l'on étudie davantage à son point de vue les phénomènes de l'état second, à mesure que l'on analyse les souvenirs confus et les impressions souvent très nettes du sommeil, l'on est amené à la trouver moins audacieuse. Seulement, tout à peu près reste à faire dans cet ordre d'idées. Nous ne pouvons qu'en indiquer l'intérêt psychologique et éthique et dire l'espoir que sa poursuite tenace mette fin définitivement à toutes les confusions et à toutes les obscurités, tout en nous ouvrant la voie vers une compréhension au moins partielle des conditions d'existence du « moi » libéré des lisières de l'animalité et des entraves organiques.

Nous devons arrêter ici notre incursion rapide sur le domaine de la psychiatrie moderne et renoncer notamment à aborder, malgré les indications précieuses qu'elles fournissent, les considérations au sujet de l'interpénétration des forces psychophysiques que nous révèlent les expériences si curieuses d'extériorisation de la sensibilité, les faits de transmission directe de la pensée, les dons personnels de thaumaturgie, etc. L'on voudra bien remarquer encore que nous avons négligé tout ce qui relève de l'occultisme proprement dit, quoique l'on doive considérer comme parfaitement admissible les théories spirites au sujet de l'intervention d'entités dites immatérielles dans notre vie dite matérielle. Rien n'empêche même de supposer que ces interventions soient des facteurs plus ou moins réguliers de notre ambiance usuelle et puisse se traduire, dans certaines circonstances, en manifestations violentes. Ainsi il est incontestable, dans l'ordre d'idées qui nous occupe, que les cas extrêmes de dédoublement de la personnalité ramènent sous l'horizon de la science positive les phénomènes antiques d'obsession, de possession et d'incarnation. Il est difficile pour ceux qui ont assisté à certaines expériences frappantes d'en nier la possibilité. Seulement, en admettant qu'un esprit, pour employer le mot consacré, puisse influencer un être vivant et s'emparer des organes pour se manifester matériellement, il n'y a là rien qui heurte notre théorie de la persistance du « moi ». En effet, la personnalité primitive, une fois la hantise, la prise de possession ou l'incarnation finie, reparaît

dans son état normal. L'analyse des constatations de ce genre et la poursuite des conclusions qu'elles permettent appartiennent à une œuvre plus vaste et plus haute que celle-ci.

En dégageant, dans le cadre que nous nous sommes tracé, le sens objectif intégral des phénomènes si multiples en présence desquels nous mettent les expérimentations psychiatriques modernes, il n'en résulte pas seulement que rien dans ces expérimentations ne réfute la conception de la personnalité telle que nous l'avons développée plus haut. Loin d'ébrécher la thèse de l'évolutionnisme, les constatations de la psychiatrie la précisent et déblayent le terrain pour son triomphe définitif. Toutes s'adaptent à la logique fondamentale de la théorie qui rattache le « moi » humain intimement à l'ascendance générale des êtres, qui le fait surgir à l'état embryonnaire, puis s'affirmer et se dégager lentement des instincts obscurs de l'animalité. — Toutes accentuent la sensation imprescriptible du néant des vétustes dogmatismes matérialistes et de l'insuffisance scientifique des diverses formes de l'agnosticisme. Enfin devant la lumière qu'elles ont portée dans la réalité vivante de notre entité intellectuelle et morale, un déplacement total s'est opéré dans la façon d'envisager la conscience, l'autonomie et la responsabilité humaines. Seule une dialectique spécieuse, aidée de la paresse intellectuelle des masses et des appréhensions vagues des classes dirigeantes, dissimule encore en partie l'écroulement des conceptions que les dogmatismes religieux se sont faites de la nature et du pouvoir de l'homme. En fait, tout comme les sciences naturelles ont culbuté la conception dogmatique de l'univers, la psychologie expérimentale et la psychiatrie en ont culbuté la conception éthique. Les idées absolues ont flué, entraînant dans une ruine définitive les eschatologies orthodoxes et transposant les bases de la morale. Il nous reste, pour achever cet essai d'une synthèse cosmique, à résumer les éléments de cette transposition.

TERRE ET CIEL

Par JEAN REYNAUD

Extraits choisis

1. — La Terre (*suite*)

LE PHILOSOPHE

En définitive, toute notre industrie ne saurait donc empêcher que, si nous voulons jouir de toute l'étendue de territoire qui nous est attribuée, il ne faille nous résoudre à endurer au gré de la nature, le froid et le chaud. C'est une des fatalités de notre séjour actuel, et il ne paraît pas que notre puissance soit jamais capable de s'agrandir assez pour la réprimer tout à fait. Malheur pour toujours à ces climats dans lesquels, à un hiver atroce, succède régulièrement tous les ans un été accablant!

Qui pourrait imaginer, sinon en rêverie, leurs habitants, devenus arbitres de l'atmosphère, détournant à volonté de leurs champs, tantôt les vents glacés, tantôt les vents brûlants, et renversant ainsi les lois astronomiques du globe pour lui en imposer d'autres?

La constitution fondamentale de la terre ne nous laisse d'autre parti que de choisir entre deux esclavages : l'esclavage des saisons et l'esclavage du logis. C'est celui des saisons que, tout pesé, il faut prendre ; et, pour l'alléger, le plus sûr est encore de nous y habituer, en nous faisant, comme les habitants de la campagne, une force d'insensibilité supérieure à toute intempérie, et, ne pouvant changer l'organisation de cette terre à cet égard, de nous changer nous-mêmes.

Du reste, je crois que l'on peut poser en principe que les excès de la température nuisent encore moins à notre existence en plein air que la pluie. Rien n'est plus insupportable pour nous que ce météore, qui change subitement toutes les conditions, non seulement de l'atmosphère, mais du sol. Il faut l'avoir enduré durant de longues marches en hiver sur des terrains glissants pour se faire une juste idée de son importunité. Il n'y a pas de vêtements qui en garantissent commodément, comme il y en a qui garantissent du froid et du soleil ; et encore ces vêtements ne répondent-ils qu'à une partie des inconvénients dont il est cause. Il voile la lumière du ciel, il change la terre en une sorte de marécage, il noie toute la nature dans la tristesse, il va même jusqu'à nous attaquer par la mélancolie en même temps

que par la gêne et le malaise ; enfin son caractère fâcheux se marque assez en ce qu'en tout pays, c'est la pluie qui signifie le juste opposé du beau temps. Ainsi, quoique la pluie soit un bien pour l'atmosphère qu'elle humecte, pour le sol qu'elle empêche de se mettre en poussière, pour la circulation des eaux qu'elle alimente, pour la végétation qu'elle garantit de la sécheresse ; quoique l'homme en profite indirectement de toutes ces manières, elle lui est cependant, dans son engagement immédiat avec lui, un véritable mal. Et cependant, elle a dû être un des principaux moyens qui l'aient contraint à laisser la vie sauvage pour embrasser la vie domestique, car c'est contre elle que se sont évidemment élevés les premiers toits.

Si la destinée de la terre était de former une demeure tout agréable, la pluie y tomberait sans doute suivant un ordre qu'il est facile de concevoir, et qui, sans nous priver d'aucun avantage, nous ôterait tous les ennuis que ce météore nous cause. Il suffirait que, se réglant sur la convenance des saisons, et toujours modérée dans son développement, la pluie fût liée de telle manière à la nuit qu'elle ne se produisît qu'aux heures où les habitants de la terre, retirés dans leurs maisons, jouissent du repos et ne s'inquiètent pas de ce qui se passe au dehors. Mais tel n'est point l'ordre de ce monde-ci. La pluie y tombe le jour comme la nuit, trop abondante aux époques où elle n'est pas utile, et trop rare, au contraire, à celles où elle le serait ; en un mot, tout au rebours des lois que nous lui dicterions si nous étions ses maîtres. Il y a des pays dans lesquels elle se soutient sans interruption durant des mois entiers, lui donnant une mauvaise saison mille fois plus incommode, malgré la tiédeur de l'air, qu'un pur hiver. Il y en a d'autres dans lesquels, loin d'avoir à se plaindre de sa régularité, c'est au contraire par son dérèglement que l'on est le plus contrarié.

On n'y peut compter d'avance sur le temps, pas même, pour le lendemain, pas même, bien souvent, pour le seul intervalle de la journée. Le beau et le mauvais temps y sont à la merci du vent, et le vent y est si variable qu'il est le symbole de l'inconstance. Enfin l'on y vit touchant l'état prochain de l'atmosphère, dans une incertitude perpétuelle, et dans toutes les affaires du dehors on est obligé d'aller à l'aventure. Ce dérèglement s'ajoute à toutes les vexations dont la pluie est le principe, et les aggrave à tel point, que, si le calendrier pouvait nous prédire le temps comme il nous prédit les phénomènes célestes, nous finirions vraisemblablement par composer sans trop de difficulté avec la pluie, même dans les climats qui y sont le plus sujets ; tandis que, dans l'ignorance où nous sommes, nous ne saurions éviter d'être dérangés à chaque instant par les surprises de ce fatal ennemi. Il nous est impossible de prendre jour pour une promenade, pour une partie de campagne, pour une réunion quelconque en plein air, sans nous exposer à des mécomptes. Quel obstacle n'en résulte-t-il pas pour l'institution des cérémo-

nies et des réjouissances publiques? Il y a tant de mauvaises chances contre elles, même dans les plus agréables saisons, que l'on n'est jamais sûr que le temps ne viendra pas jeter le trouble dans leur joie, rompre la convocation et nécessiter des ajournements. La religion des anniversaires est soumise ainsi à toutes sortes de difficultés ; le ciel ne consent à lui sourire que par occasions, et il n'y a moyen de célébrer Dieu en commun, à jour fixe, que si l'on est en mesure de s'abriter sous un ciel fabriqué de main d'homme.

A la vérité, il est juste de reconnaître que l'architecture, sans ces disgrâces de la nature de notre monde, n'aurait jamais atteint les proportions sublimes qu'elle a prises, surtout dans les climats les plus exposés à la pluie. C'est presque toujours en vue des grands toits que les grands édifices se sont faits. A force de génie et de patience, les hommes ont su se créer, malgré les intempéries, la liberté de leurs rendez-vous politiques et religieux ; et en s'assemblant ainsi à couvert, ils ont été conduits à se donner mutuellement une marque d'autant plus éloquente de leur communauté, qu'à la majesté des foules s'est trouvée jointe celle des voûtes érigées à leur intention. Mais cette magnificence n'est, au fond, qu'une protestation contre la terre ; nos temples lui inscrivent au front sa condamnation; et c'est en effet un signe bien considérable de sa méchanceté, que les hommes, quand ils veulent se mettre convenablement en communion devant Dieu, soient obligés de se séparer de la demeure dans laquelle il lui a plu de les faire vivre, et de se loger momentanément dans une résidence meilleure.

Pour perfectionner à l'égard de la pluie les conditions de notre existence, le parti le plus héroïque serait, à coup sûr, de nous emparer de la direction de ce capricieux météore. Mais il n'y a qu'à considérer la grandeur des principes qui le règlent, l'Océan, la chaleur solaire, la figure et la rotation de la terre, pour entrevoir aussitôt toute l'ambition de l'entreprise. Les courants de l'atmosphère sont des forces astronomiques avec lesquelles il n'est pas vraisemblable que notre bras devienne jamais capable de lutter, et il me semble qu'il n'y aurait guère moins de chimère à vouloir maîtriser les vents qu'à vouloir maîtriser le flux et le reflux de la mer ou les librations de la lune. Toutefois, en réfléchissant à l'action capitale de la chaleur et de l'électricité sur ces courants, et à ce que, dans l'état présent, il n'y a que les rayonnements du soleil qui y aient de l'influence, on devra sentir qu'ils ne sont peut-être pas aussi absolument indépendants de nous que les phénomènes qui tiennent à la gravitation. Il suffirait, en effet, que l'homme devînt capable de faire jouer de quelque manière les rayonnements du noyau central de sa planète, pour susciter au soleil, au moins dans l'atmosphère, une puissance capable de le troubler dans sa domination absolue, et pour causer par conséquent une révolution dans l'ordre actuel des vents et des nuages. Mais ces mêmes réflexions doivent nous convaincre aussi que c'est seulement

à la condition de manier à son gré une arme aussi prodigieuse que la chaleur enfermée dans les entrailles du globe que l'homme pourra jamais se flatter de se faire maître dans ce domaine.

(*A suivre.*)

CUEILLETTE DE PENSÉES

Argent perdu, rien n'est perdu.
Honneur perdu, triste perte.
Ame perdue, tout est perdu !

***

Voici notre histoire en cinq mots : Naître, souffrir, mourir, renaître et progresser sans cesse.

***

La douceur est, à la vérité, une vertu ; mais elle ne doit pas dégénérer en faiblesse.

***

Le bonheur c'est de mettre son cœur du côté de son devoir.

***

Il n'y a rien au monde qui se fasse tant admirer qu'un homme qui sait être malheureux avec courage.

SÉNÈQUE.

***

L'ennui est entré dans le monde par la paresse.

LA BRUYÈRE.

***

Plus on a de lumières, plus on a de devoirs à remplir.

DUCLOS.

***

Donner la vie morale à ceux qui sont tombés, c'est plus beau que de faire sortir les morts de leurs tombeaux.

***

La pratique de la cordialité empêche le cœur de notre prochain de se geler à notre approche.

VINCENT DE PAUL.

*
* *

On a perdu bien peu quand on garde l'honneur.

*
* *

Le droit et le devoir sont comme des palmiers qui ne portent pas de fruits s'ils ne croissent à côté l'un de l'autre.

LAMENNAIS.

*
* *

La vérité s'arrête à l'intelligence ; la beauté pénètre jusqu'au cœur.

LACORDAIRE.

*
* *

Je ne crois pas que le remède à la misère soit de souffler la haine.

D'HAUSSONVILLE-SOPHOPHILE.

Vieilles Religions

Un seul troupeau sous un seul pasteur.
EVANGILE.

La Vérité ressemble aux gouttes de rosée,
Qui brillent sur les fleurs, ainsi que du cristal,
Mais perdent, en tombant, leur couleur irisée,
Quand le sol les ternit de son baiser brutal.

Ainsi, tout se corrompt au contact de la terre :
Chaque Religion y perd sa pureté,
Car l'homme veut toujours de l'ombre et du mystère
Pour des yeux éblouis par la grande clarté.

Le Dieu que vit Moïse, entouré de fumées,
Ordonnant de tuer de l'Est à l'Occident,
C'était le Dieu du meurtre et le Dieu des armées,
Qui prescrivait de rendre « œil pour œil, dent pour dent ».

Punissant les enfants des fautes de leur père,
C'était un Dieu terrible, égoïste et jaloux !
Qui disait toujours : « Crains », sans jamais dire : « Espère ! »
Et dont tous les mortels redoutaient le courroux.

Mais on vit les humains tressaillir d'espérance,
Quand Jésus prononça le mot divin d'amour,
Et les martyrs joyeux, bravant mort et souffrance,
Dans le cirque sanglant descendaient tour à tour.

Et le Dieu de Jésus, dans ses apothéoses,
Se dégagea soudain de ses voiles épais,
Pour dire de l'aimer par-dessus toutes choses...
Car c'est un Dieu d'amour, de concorde et de paix !

Seigneur ! Que l'on te nomme Allah, l'Être suprême,
Jupiter, Jéhovah, le Dieu fort et jaloux,
Nul ne peut te nier ! L'on t'adore et l'on t'aime
Et, dans tout l'Univers, l'on te prie à genoux !

Hélas ! toute croyance avec le temps s'altère
Et mélange sans cesse, en son désir du mieux,
A la grossière Erreur, cet apport de la Terre,
La noble Vérité, ce don divin des cieux.

La pauvre Humanité, de souffrir coutumière,
Se fige en sa douleur et ne croit plus en rien :
Il faut l'obscurité pour vouloir la lumière
Il faut l'excès du mal pour désirer le bien !

Toute Religion restera transitoire
A moins de contenter le cœur et la raison
Et, si je crois en Dieu, je me refuse à croire
A ce que tant d'humains nous ont dit en son nom...

Des prêtres, ici-bas, font des trafics infâmes ;
Pour les vendeurs du Temple ont eu leur désaveu...
Les prières, qui sont les effluves des âmes,
Devaient, sans rien payer, monter dans le ciel bleu !

En ton nom, que d'erreurs, ô mon Dieu, l'on exprime,
Et que nous sommes loin de comprendre ta Loi :
« L'amour est un péché ! Le bonheur est un crime ! »
C'est ainsi qu'on éteint le flambeau de la Foi...

A tous ces vieux rhéteurs, oh ! combien je préfère
Celui qui nous console et vient nous proclamer,
Avec l'autorité que la vertu confère :
— « Plus un être est infirme, et plus il faut l'aimer ! » —

— « Plus un homme est tombé bas dans le sombre abîme,
« Plus on a le devoir de courir le sauver,
« Et plus c'est généreux, charitable et sublime,
« De lui tendre les mains et de le relever !

— « Un peu de charité, d'amour, de sympathie,
« Fait plus de bien parfois qu'un opulent trésor.
« Donnez donc, sans compter, la meilleure partie
« Pauvres, de votre cœur, et, Riches, de votre or ! — »

Qu'importe si l'erreur ici-bas se prolonge !
L'homme saura bientôt séparer, peu à peu,
Le Grain de Vérité, de l'Épée du Mensonge,
Ce qui vient des mortels, et ce qui vient de Dieu !

Les lumières du ciel, nous dit-on, sont éteintes ?
Si, pendant un moment, elles ne brillent plus,
C'est qu'elles sont, hélas ! trop loin de nos atteintes...
Dans quelque paradis dont nous sommes exclus !

Mais nous verrons bientôt leur clarté bienfaisante
Illuminer la terre et nous rendre l'espoir
Si notre faible foi redevient suffisante,
Et si nous voulons mieux qu'un ciel désert et noir !

Croyons en l'Avenir, car le Doute est infâme
Le but où nous tendons, nous pouvons l'entrevoir ;
Du corps vient le plaisir, le bonheur vient de l'âme...
Si la chair a ses droits, le cœur a son devoir !

Tous les humains, sur terre, ont des diverses tâches ;
Les uns sont pleins d'ardeur, les autres défaillants :
L'Infini peut troubler les faibles et les lâches,
Mais il doit soutenir les forts et les vaillants !

Toujours il faut lutter ! La lutte est méritoire,
Elle grandit notre âme et grandit notre cœur :
Plus vif est le combat, plus belle est la victoire,
L'Avenir, pour toujours, appartient au vainqueur !

L'incrédule plus tard, sera fervent mystique,
L'Amour avec la Foi sauront le transformer,
Car on trouve toujours — au cœur du plus septique —
Et le besoin de croire, et le besoin d'aimer !

Vieilles Religions, à vos erreurs profondes,
Les mortels viendront dire un éternel adieu,
Et bientôt l'Univers n'aura, dans tous les mondes,
Qu'un temple : « la Nature ! » et qu'un seul père en Dieu !

ÉDOUARD SCHAEFFER.

Communication obtenue au Havre

Mon cher enfant,

Pourquoi condamner sans savoir et sans connaître ; pourquoi rejeter comme indignes de ton père ces lignes qui ne pourraient, et qui ne peuvent que m'honorer par les pensées qu'elles expriment ?

En quoi ton amour filial et ton respect pour ma mémoire peuvent-ils s'effaroucher devant cette manifestation d'outre-tombe, dont la teneur n'amoindrit ni mon caractère, ni mon intelligence ?

Ta nature répugne à la donnée spirite. C'est possible mais si cette donnée spirite admise par tant de grandes intelligences ne convient pas à la tienne, il ne s'ensuit que tu la condamnes par un jugement précipité.

Quand tu auras étudié, expérimenté pendant de longues années, tu pourras porter un jugement aujourd'hui trop prématuré.

Tu es choqué des critiques que je formule contre mon œuvre. Tu es jeune. Tu en es à cette brillante période d'illusions où l'homme croit encore

posséder l'avenir. Lorsque tu atteindras un âge avancé, et que tu constateras le peu de ce que tu auras réalisé, tu comprendras cette amertume du cœur de ceux qui, après avoir beaucoup voulu, ont si peu tenu.

Ah ! mon cher enfant ; je ne t'ai jamais ouvert les abîmes de mon cœur ; tu n'as jamais su quelles ont été mes douleurs secrètes et cachées, et ces tourments d'une âme dont l'idéal fut trop grand pour son temps et son siècle.

Il y a eu entre mes aspirations et celles de mes contemporains un fossé que je n'ai pas su franchir.

J'ai été de cette race des rêveurs et des idéalistes qui voient trop haut et trop loin et je n'ai pas su réaliser mon rêve sublime.

Toi, mon enfant, tu ne peux pas, quoique mon fils totalement, me comprendre. Nous ne sommes pas tout à fait de la même race, et tu n'as pas reçu non plus cette éducation catholique qui laisse dans l'être une trace ineffaçable.

Ton orgueil filial me croit amoindri par l'aveu d'une impuissance qui n'a été que trop réelle ; tandis que l'aveu de cette impuissance n'est au contraire que la clairvoyance d'une âme débarrassée de ses erreurs, délivrée de ses hésitations, déliée de tous ces fils qui entravaient son essor.

Qu'y a-t-il d'absurde ou de ridicule dans une survie qui se prolonge dans des séries d'existences où le moi se perfectionne d'incarnations en incarnations ? N'est-ce point, au contraire, pour un esprit positif, comme le tien, une conséquence scientifique de cette loi de l'évolution universelle qui se manifeste dans toute la nature.

La science n'est-elle pas arrivée à dématérialiser la substance en prouvant l'instabilité de la matière et son évanouissement dans l'éther qui n'a plus rien de la matière.

N'est-elle pas arrivée à prouver la vie des minéraux et leurs créations vivantes analogues aux cellules végétales et animales. Ce qui semblait inerte il y a quinze ans est devenu vivant. L'Univers physique s'affirme comme prodigieusement intelligent, et les plus humbles cellules, les microorganismes dévoilent dans leurs manifestations une intelligence dont l'homme reste confondu.

La création, peu à peu, cesse d'apparaître comme un élément matériel. Elle devient ce qu'elle est en réalité, vie et esprit, et cette vie et cet esprit immortels qui est l'âme des choses serait le seul apanage des choses dans son immortalité.

L'âme de l'homme échapperait seule à cette splendide évolution qui entraîne l'âme des choses ; le moi humain se dissocierait ou stagnerait, après la mort, dans un hypothétique paradis.

Non mon fils. Cette composante de forces qu'est l'intelligence d'un

homme n'est pas dissoute par l'anéantissement du corps physique. Elle change de point d'application voilà tout. Mais elle persiste dans un état qui lui permet une extension plus grande de ses pouvoirs.

La science moderne est en train de révéler la spiritualité de la matière, et le spiritisme la matérialité si je puis ainsi parler de l'âme.

Les deux routes aboutissent au même carrefour et, ce n'est ni les erreurs, ni les tâtonnements, ni les difficultés qui empêcheront la jonction définitive de la science et du spiritualisme moderne.

La Voix du Guide Invisible

Amie ! qui envoyez les vibrations de votre voix dans l'espace,
Dites-nous, les secrètes pensées de nos chers invisibles ;
L'Echo fidèle les portera jusqu'à notre cœur,
Qui demande l'espérance et la foi !

17 novembre 1912.

Unissez à ma pensée tout votre cœur,
Ne supposez rien impossible,
Une force invisible est en vous, par nous,
Confiance !

Nous sommes là tous, près les uns des autres, près de vous. Vous devez avoir de bons guides pour vous garder, vous préserver des influences mauvaises. Je suis votre amie, votre sœur invisible, dévouée ; à vos pauvres ressources de médium, j'ajouterai mes fluides, et ma pensée est toute à vous. Vous devez constater que vous entendez une voix, n'hésitez pas à écouter celle qui vous parle, ne cherchez pas ce que vous écrivez, vous entendez bien que je vous le dicte, afin que vous donniez l'apaisement aux pauvres âmes abandonnées à leur douleur ! Je vous enlève toute volonté, *pour que* vous compreniez que c'est moi qui pense, et qui écris pour vous. Soyez attentive et recueillie, pour recevoir ce qui vous est envoyé d'ici.

Ne laissez pas un jour, sans écouter les paroles de l'au-delà, afin qu'il y ait dans votre cœur une communion constante, par les pensées de l'invisible qui vont à vous. C'est l'amour qui descend des hauteurs de l'espace vers la terre ; c'est le baiser des disparus pour consoler ceux qui les aiment. C'est la visite de ceux qui sont vivants du côté des cieux, dans ce monde infini, où la charité rayonne dans la lumière de la foi. Ne sommeillez pas dans un sentiment d'espérance, aidez vos frères, dont les aspirations deman-

dent la vérité ; vous n'avez qu'à donner, qu'à donner sans cesse avec votre cœur, la charité doit être abondante pour que le croyant et l'incrédule y trouvent un refuge consolateur. Ne craignez rien de l'orgueil ! Je vous tiens en garde contre lui, je réponds de votre humilité, de votre abnégation. Soyez fidèle à ce que je demande de vous, prenez les questions terre à terre de l'existence pour ce qu'elles valent ; acceptez les devoirs, les obligations qui s'imposent, évitez les discussions, les susceptibilités des sentiments souvent déguisés, parce que la nature humaine recherche la vanité et l'orgueil ; vous ne devez y ajouter aucune importance, pour garder au bien, à la vérité, toute votre âme sans aucun trouble. Suivez votre journée, par ses heures bien remplies, en vue d'un avancement moral, tout en vous donnant au travail matériel.

C'est ainsi qu'à la prière du soir, votre cœur aura la satisfaction du devoir accompli et, dans le calme du recueillement, vos pensées monteront vers Dieu notre Père.

Courage, la bonne influence que l'on sait vous venir d'en haut, vous fera aider dans votre propre charité. Votre refuge doit être accessible et direct comme une ombre où puisse se cacher la douleur, qui a besoin de mystère et de lumière aussi. Il faut ce contraste, pour pouvoir donner la consolation sans l'humiliation qui souvent double une peine. La charité est contenue dans votre main, et dans votre cœur à vous qui êtes docile à nos fluides et fidèle à notre voix. Il faut s'inspirer des nobles pensées de cette philosophie divine, dont les principes ont été raisonnés par le savant et croyant : Allan Kardec, et revenir ainsi aux racines fortifiantes de cette vérité unique ; ce sera revenir, au lait maternel, comme un enfant que des soins artificiels ont rendu malade, et qui, penché sur le sein de sa mère, entend les battements du cœur qui aime et se donne, et reçoit une nourriture doublement fortifiante.

C'est ainsi que, penchés sur ce demi-siècle, qui nous sépare de ce foyer d'amour et de lumière, où des frères dévoués se réunissaient fécondant la grande foi, l'admirable charité, en les proclamant, comme la sauvegarde des générations futures, de cet héritage de croyance pure, à la portée de tous, nous allons nous fortifier, revivre de la conviction de ceux qui sont près de nous vivants, et que nous ne voyons pas. Nous continuons ainsi cette existence toute spirituelle, que la mort du corps ne peut détruire. Une foi qui est vraiment la foi ne peut avoir de modifications.

Le matérialisme dans ses vanités, son orgueil, sa négation du vrai, qu'il ne peut plus soutenir, devant une foi qui s'infiltre partout, et qui s'impose à tous, est aux abois. Depuis cinquante ans, rien n'est changé dans nos croyances ; Dieu l'éternelle Divinité est notre principe, l'immortalité de l'âme, notre morale.

Les orages déchaînés contre le spiritisme n'ont rien détruit, nous sommes dans cette grande famille, les enfants fidèles, réchauffés au même foyer, se succédant près de l'âtre sous ce grand manteau, où l'aîné prenait la place respectable de l'aïeul qui parlait, et à son tour, devenait le protecteur de ses enfants, ses frères. Dans les grandes chaumières, construites pour les nombreuses familles, on constate encore cette existence paisible, dans la foi, l'amour, le travail et la prière qu'un enfant dit le soir à haute voix, suivie, murmurée par tous, dans le silence, les genoux à terre, demandant la bonté de Dieu notre Père, et le pain quotidien.

Nous avons ici, dans la Babylone XIXe siècle, le bruit de toute part ; nous étouffons, nous cherchons notre foyer au milieu des vapeurs et nous l'avons près de nous. C'est, à l'ombre du Maître (Allan Kardec) qui nous protègera, que la paix, la charité et la foi, réchaufferont les malheureux, au foyer maternel ; la porte est toujours ouverte ; une douleur, une larme, y trouveront une espérance, un secours, le frère éprouvé n'est pas seul abandonné à lui-même, il a des sœurs et d'autres frères au foyer.

Soyez active à donner la consolante parole pour tous ceux qui souffrent d'accablement ! Ne voyez que la foi à répandre, par la charité qui est le livre toujours ouvert, le catéchisme et la grammaire indispensables. Le mal est partout, et partout où il se fait sentir, on cherche le bien. Redites l'exemple de ce demi-siècle de dévouement et de constante préoccupation, la route à suivre est faite d'abnégation ! Conformons-nous-y, pour être de fidèles disciples de l'inspiration de Dieu. Développer ce bon levain que nous mettons dans votre Cœur, pour qu'il vous donne le pain de chaque jour.

JULIA.

Pour extrait : Marg. CROUZET.

Causeries Philosophiques

Le moment présent

L'éternité de l'esprit, une fois admise, entraîne bien des conséquences importantes. Nous en avons examiné quelques-unes dans les précédentes causeries ; mais il y en a d'autres. Ainsi, il sera inutile de vouloir remonter jusqu'à son origine puisqu'il n'en a pas, ni de rechercher comment et par qui il a été créé puisqu'il a toujours existé. Mais il pourra être intéressant d'étudier les transformations qu'il fait subir à l'âme et au corps dont il se revêt. Pour cela, nous observons que *le moment présent*, placé entre deux éternités, l'une passée, l'autre à venir, assez voilées toutes les deux, est celui

qui se prête le mieux à nos investigations. Il ne sera donc pas nécessaire d'aller chercher un point de départ dans le passé que nous n'avons plus sous les yeux. Nous prendrons l'homme tel qu'il est présentement. Nous observerons les habitudes qu'il contracte, nous suivrons leur développement et nous verrons les conséquences qui en résultent pour lui lorsque ces habitudes sont devenues avec le temps une seconde nature. Nous serons aidés dans nos observations par la vue d'autres hommes arrivés précisément à ce degré-là dès leur début dans la vie, héritiers d'instincts tout formés et dont nous pourrons voir les suites plus lointaines. Nous remarquerons ces suites chez des sujets plus jeunes et nous continuerons ainsi à les suivre toujours plus avant. Nous pourrons répéter l'opération pour toutes les situations, les qualités, les défauts et les vices que l'humanité renferme. Comme ils varient à l'infini nous aurons la possibilité de déterminer les lois de nos transformations d'une façon aussi approchée et aussi étendue que nous le voudrons sans sortir de ce qui est directement observable.

Si on embrasse depuis les tribus les plus sauvages jusqu'aux nations les plus policées, n'y a-t-il pas, *dans le moment présent*, des hommes de toutes conditions, à tous les degrés d'élévation morale, intellectuelle et de civilisation, agités par toutes les passions connues ? Tout emprunt au passé est inutile. En procédant comme nous l'indiquons, nous ne nous bornerons pas à l'histoire d'un seul être, histoire qui ne se répète pas chez son voisin car les hommes sont libres et agissent suivant leur volonté aussi bien que d'après les circonstances. Notre étude pourra porter sur un nombre aussi considérable que nous le voudrons, et par la variété des résultats elle nous donnera une idée approchée de l'ensemble.

Nous pourrons aussi opérer en sens inverse. Etant donnés des instincts, des caractères, des aptitudes, des passions, etc., nous pouvons rechercher ce qui a pu les déterminer. Nous y serons aidés par l'étude précédente basée sur l'observation. Nous verrons de la sorte d'où nous viennent nos qualités et nos défauts et ce que nous devons faire pour devenir meilleurs, quelles sont les conséquences d'un mauvais entraînement et quel est le moment le plus favorable pour y résister. Peut-être arriverons-nous de la sorte à apercevoir l'échelle que nous devons remonter pour effacer nos tares. Le résultat ne sera pas seulement scientifique ; il sera aussi essentiellement moral.

En se demandant ce qu'a été l'homme à son origine supposée et par quelles phases il a passé pour arriver à être ce que nous le voyons aujourd'hui, on est obligé de faire hypothèses sur hypothèses et on n'envisage qu'un seul type, peut-être non existant, alors que l'humanité en comprend un nombre infini. On nous a dépeint l'homme en voie de progrès profitant de l'expérience de tous les jours, non en le prenant sur le vif, mais en le créant de toutes pièces par un travail d'imagination. Ce portrait ne représente rien

de réel, pas même un seul des milliers de cas que l'on peut observer, encore bien moins la totalité. Le souci de la vérité veut que l'on prenne l'homme tel qu'il est et non pas tel que notre esprit le suppose. Or, il nous offre une extraordinaire variété qu'il ne faut pas négliger si on veut se faire une idée de l'évolution dans son ensemble.

Adam, le Christ et le serpent

Le moment présent ne comprend-il pas, moralement, tous les degrés par lesquels peut passer l'humanité ? Ne peut-on pas rencontrer, par exemple, parmi les vivants, quelque exemplaire de ces types considérés comme extrêmes, Ève et Adam d'un côté, le Christ de l'autre ?

Ève et Adam, êtres naïfs, ignorants et crédules, vivant de peu, se contentant de ce qu'ils ont n'ayant pas vu mieux, heureux parce qu'ils sont sans ambition et sans désirs non satisfaits, ne faisant rien que leur conscience puisse leur reprocher, exempts, par suite, de remords ; mais, sans méfiance, faciles à séduire parce qu'ils croient à la sincérité d'autrui étant eux-mêmes sincères, prêts par conséquent à succomber à la tentation, et y succombant car elle ne leur est pas épargnée ; malheureux à partir de ce moment parce qu'ils ont des désirs qu'ils ne peuvent pas assouvir, parce que ce qu'ils font ne répond pas au résultat qu'ils en attendent et leur fait, après l'acte, éprouver des regrets de s'y être livrés, incapables cependant de ne pas se laisser influencer et ayant perdu sans retour leur innocence première alors qu'ils n'écoutaient que la voix de leur conscience.

Le Christ, l'homme qui ne fait de tort à personne, qui n'est l'esclave d'aucune passion étant parfaitement maître de lui-même et jugeant toutes choses à leur juste valeur, donnant de bons conseils à ceux qui l'écoutent, faisant des miracles, c'est-à-dire des choses qui dépassent les connaissances et les moyens de ses contemporains, soulageant les affligés et ceux qui souffrent, mais mal vu des gens du monde dont il condamne les défauts et les vices et dévoile l'hypocrisie.

Si l'on peut rencontrer parmi nos contemporains ces deux types extrêmes, l'un à l'origine du péché, prêt à en parcourir les étapes, l'autre qui en est affranchi, il est certain qu'on y trouvera tous les intermédiaires, et parmi eux, la figure symbolique du serpent sous la forme des mille et mille tentations qui nous assaillent à chaque instant en ne nous laissant apercevoir que le bon côté des choses. L'homme moral peut donc être étudié *de visu*, sans supposition, à tous les degrés de son évolution. Et cette étude doit permettre de juger du progrès des mœurs dans l'humanité en distinguant les esprits qui s'incarnent pour la première fois, ceux qui renouvellent l'existence terrestre avec une disposition plus ou moins grande au mal et ceux

qui s'en sont affranchis et ont atteint le plus haut degré de perfection humaine. La proportion entre ces divers types indiquera les dispositions naturelles de l'humanité à chaque époque et dans chaque contrée.

Notre méthode tend ainsi à faire le moins possible de suppositions pour juger des habitudes du bien et du mal d'un pays, d'une nation, d'une époque. Elle a recours autant qu'il se peut à l'observation directe. Le dénombrement des diverses catégories morales est très difficile sans doute, mais non absolument impossible. Et une fois obtenu, il conduirait à un résultat mathématique. A défaut d'un dénombrement même approché, le résultat peut être fixé au jugé par des personnes expertes. Il sera certainement plus exact que toutes les suppositions que l'on fait habituellement et dans lesquelles l'imagination et le parti pris entrent pour une grande part.

D'un autre côté, en portant notre attention vers ce qui nous dégrade et nous fait souffrir pour en rechercher les causes et déterminer la gravité du mal, nous ne pouvons qu'être incités à y remédier par des moyens que l'observation suggère et que l'expérience consacre, à l'exclusion de ceux qui ne sont dictés que par l'imagination et le désir d'acquérir une vaine popularité et qui produisent des effets opposés à ceux qu'ils promettent. L'étude que nous indiquons ne peut être donc que bienfaisante, propre à améliorer ceux qui jugeront bon et utile de l'entreprendre. Elle n'exige pas de laboratoire, ni une grande science, mais seulement un peu d'observation et le désir de s'affranchir de ses passions.

Notre travail sera facilité par un classement suivant les trois types que nous venons d'indiquer : d'abord l'homme naïf et crédule, incapable de nous faire du mal ; ensuite le trompeur sous toutes ses formes, empruntant bien souvent la complicité de la femme pour nous séduire ; enfin l'homme incorruptible et parfait qui ne nous fera que du bien et dont la société est à rechercher. Avec un peu d'attention, on arrivera facilement à les distinguer les uns d'avec les autres et à les ranger par catégories qui serviront ensuite à établir nos relations, à régler nos rapports sociaux et d'affaires et à juger de l'état moral.

Nos antécédents

Le matérialisme s'accorde à dire que l'homme descend de l'animal et plus particulièrement d'une espèce de singes. Mais il n'étudie que la forme du corps et son développement organique. Nous nous occupons au contraire de l'esprit et de l'âme en qui résident les sentiments, les instincts, les passions, tout ce qui dépend de l'intelligence et de la volonté. Les deux études sont complémentaires et non opposées pourvu qu'elles ne cherchent pas à empiéter l'une sur l'autre. Le corps suit certainement une évolution physiologique indépendante des transmigrations de l'esprit et de l'âme. Il n'y a pas

plus de corrélation entre eux qu'entre l'homme et ses vêtements, l'ouvrier et ses outils, l'habitant et sa demeure.

Du moment que nous admettons, pour des raisons déjà données, l'éternité de l'esprit, nous devons admettre, par voie de conséquence, son passage dans plusieurs corps, ce qui d'ailleurs s'accorde avec bien des faits d'observation et les explique sans être en contradiction formelle avec aucun. Parmi nos existences matérielles antérieures, nous pouvons en compter plusieurs chez les animaux. Et cela concorde avec l'observation physionomique. Il y a beaucoup de personnes qui ont une ressemblance plus ou moins éloignée avec un animal, mais des espèces les plus diverses, et non pas, comme pour l'évolution physiologique, limitée à une seule.

Cette ressemblance est corrélative d'une analogie d'instincts, de caractère, etc., de qualités innées exclusivement. Ainsi, l'homme dont la physionomie se rapproche de celle de l'ours est intelligent, rusé, vindicatif et surtout peu sociable ; il fuit la société et il est fui encore plus par elle. Celui qui a le regard, le profil du nez et du front du lion est un homme fort, énergique et hardi avec une certaine bonté digne dans les heures de calme. La ressemblance avec le porc s'accompagne d'instincts bas, sensuels, orduriers, parfois de méchanceté, etc.

On peut admettre que l'homme conserve les instincts qu'il a contractés dans ses existences animales antérieures. Ils se trouvent ainsi expliqués dans leur cause. Et rien ne vient infirmer cette supposition.

Mais il y a des qualités et des défauts qui sont particuliers aux humains, dont l'origine ne saurait être attribuée aux instincts de la brute et qui ne sont pas attachés à une ressemblance physionomique avec un animal qui les incarnerait. Ce sont d'abord tous les caractères ancestraux qui distinguent l'homme de la bête et parmi lesquels malheureusement beaucoup de coquineries et de tares qui nous sont bien propres.

Tels les financiers verreux connaissant à fond la psychologie humaine et le mécanisme de la circulation des valeurs mobilières. Leurs physionomies sont diverses; leurs procédés diffèrent peu. La presque totalité de ceux qui sont plongés dans le vice, les trompeurs, les voleurs, les criminels, les êtres les plus dangereux et les plus malfaisants tiennent leurs mauvais instincts de précédentes existences humaines. Ces antécédents, logés dans l'inconscient, réagissent sur la vie présente suivant leur nature et leur tendance. En bien étudiant leurs effets il est possible de déterminer quel a été pour chacun de nous le genre de vie précédant celle-ci.

Guion, encaisseur de la papeterie du « Griffon », n'avait rien commis de répréhensible jusqu'au moment où, ayant sur lui dix-sept mille francs qu'il venait de toucher, il fut pris d'une envie irrésistible de faire la bombe sans que l'idée de compromettre son honneur, son avenir et celui de sa famille

lui soit venue et l'ait arrêté dans cette voie funeste. Sans reparaître chez lui, en moins de deux jours, il dépensa quatre mille francs d'une manière insensée en compagnie de femmes galantes et en achats divers. Arrêté par la police, il invoqua comme excuse son éternel « cafard » qui le poursuivait depuis l'Afrique, puis il pleura, demanda pardon à son patron, à sa femme, à tous les siens, et dit qu'il n'avait pas eu l'intention de voler.

Suivant nous, ce *cafard*, cette envie irrésistible de nocer, a été contractée dans une existence antérieure de prodigue et de fêtard favorisée par une grande fortune. L'habitude prise, réfrénée par les conditions de son existence nouvelle, a produit les sursauts ressentis et ensuite l'entraînement final.

Nous lisons dans les saintes écritures qu'il est aussi difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille. Est-ce par elles-mêmes que les richesses produisent cet effet pernicieux? Nous ne le pensons pas. Nous croyons plutôt que ce sont les mauvaises habitudes qu'elles nous permettent de contracter. Ces habitudes seront plus tard un boulet que l'on traînera jusqu'à ce qu'on s'en soit débarrassé. Ils sont rares les Tolstoï, les hommes qui savent résister à toutes les séductions des richesses. Voilà pourquoi celles-ci sont dangereuses pour notre vie à venir.

Il y a peut-être plus d'intérêt qu'on ne pense à rechercher l'origine de nos instincts. D'abord pour connaître l'esprit humain et savoir quels ont été ses antécédents. Ensuite les entraînements que nous tenons de l'animalité sont d'ordinaire peu dangereux; le milieu dans lequel nous vivons ne les favorise pas. Avec un peu d'effort ils s'éteindront facilement pour faire place à des sentiments humains. Il en est autrement des passions, des défauts et des vices que nous avons contractés au contact de nos semblables. Ils ne peuvent que s'aggraver si nous ne réagissons pas vigoureusement. Pour nous en débarrasser, il nous faudra soutenir la lutte contre nous-mêmes et contre notre entourage. Méfions-nous des mauvais exemples; ils nous exposent à de terribles dangers.

La connaissance des hommes nous est utile et quelques sciences nous aident à l'acquérir, telles la physiognomonie, la graphologie, etc. Nous y serons aidés bien davantage par l'étude de nos instincts au point de vue de leur origine, de leur développement, de leurs conséquences et des risques auxquels nous expose la fréquentation des gens malfaisants, vicieux, corrompus. Nous saurons de qui nous devons nous méfier, non pas seulement pour nous conserver purs, mais aussi dans l'intérêt de nos affaires, de notre commerce, de notre industrie. On éprouve toujours des déceptions quand on traite avec quelqu'un disposé à vous tromper et on ne saurait trop le suspecter. Mais il faut aussi savoir accorder sa confiance à celui qui la mérite.

Déchéance et Progrès

Beaucoup de spirites pensent que l'esprit ne peut pas déchoir et qu'il est appelé à progresser sans cesse. Ils se fondent sur ce que nos acquis semblent indélébiles, d'où il doit résulter un accroissement continuel de nos connaissances. D'autre part, le mal entraîne à sa suite des souffrances qui doivent, selon eux, ramener tôt ou tard dans une meilleure voie celui qui le pratique. Finalement il devra s'acheminer vers le bien en même temps que se seront accrus son expérience et son savoir.

Des philosophes semblent d'un avis contraire et incliner vers un recul possible. Certains sont allés jusqu'à admettre que l'esprit de l'homme peut passer dans le corps des bêtes. La Bible prétend qu'il en fut ainsi de Nabuchodonosor. Homère, Fénelon, La Fontaine nous présentent les compagnons d'Ulysse satisfaits de leur état après avoir été transformés en animaux et ne voulant rien faire par eux-mêmes pour redevenir des hommes.

Nous voyons tous les jours des gens s'enfoncer de plus en plus dans le vice et y persévérer jusqu'à la fin de leur vie. Nous en voyons d'autres qui manifestent les mêmes défauts, les mêmes passions dès leur jeune âge comme s'ils étaient la continuation de ceux qui y ont glissé par étapes successives. Les faits les plus facilement observables ne sont pas en faveur d'un progrès forcé, inéluctable, mais seulement en faveur d'un progrès possible, subordonné à l effort personnel.

L ascension inévitable s'accorde avec l'idée que les esprits sont créés par Dieu et appelés par lui à s'élever sans cesse plus ou moins rapidement. Elle ne se concilie pas avec l'idée que l'esprit est indestructible et a toujours existé. Ce sont deux hypothèses qui s'excluent mutuellement. Il faut opter pour l'une ou pour l'autre. Si l'esprit ne pouvait que progresser, il ne serait pas éternel, sans quoi le progrès s'étant effectué durant toute l'éternité il ne devrait plus en rester dans les rangs inférieurs, ce qui est contraire à la réalité. Le progrès seul possible implique un esprit créé, évoluant et périssable, ce qui est en définitive une régression brusque et cachée sur laquelle ses partisans ne s'expliquent pas. L'esprit, s'il ne périt jamais, doit pouvoir déchoir aussi bien que progresser.

Si l'esprit ne pouvait pas perdre ce qu'il a acquis de bien, il ne pourrait pas non plus se débarrasser de ce qu'il a contracté de mauvais, et il ne pourrait pas s'améliorer. De telle sorte que la raison qui fait croire à l'impossibilité d'une régression s'oppose également à toute amélioration. Elle est donc sans valeur et doit être écartée du moment que l'esprit peut se dépouiller, s'il le veut fortement, de ses vices, de ses défauts et de ses mauvaises habitudes.

Nous accordons que le mal a pour conséquence de faire souffrir celui qui le pratique. Mais nous ne voyons pas du tout que cette souffrance le ramène

infailliblement dans la voie du bien. Elle est le salaire du méchant comme la béatitude celui de l'homme juste et bon. L'ouvrier n'a pas ses aptitudes modifiées en recevant le prix de son travail. Les malfaiteurs sont condamnés à des peines souvent fort dures, mais qui ne les corrigent en aucune façon. Sitôt libérés ils commettent d'autres méfaits. Si bien que la plupart des vols et des crimes ont pour auteurs des récidivistes. D'eux-mêmes ils ne peuvent pas abandonner un métier auquel ils sont formés et s'habituer à un autre. La santé est un grand bien, et cependant très peu de gens consentent à modifier leurs habitudes pour la conserver. L'inconduite mène à une mort précoce, mais rares sont ceux qui se font sages pour prolonger leur vie. On s'habitue à la souffrance comme aux mauvaises odeurs, comme à toute espèce de choses ; celui qui l'a éprouvée pendant longtemps y devient insensible. Elle est donc bien loin d'être un remède certain contre la déchéance. L'être est d'autant moins sensible qu'il est plus inférieur. Le contraire devrait être vrai pour que la douleur amène le progrès.

Il n'y a aucun fait qui permette d'affirmer que, par l'action seule de la souffrance, le coupable s'amendera et que celui qui est en voie de déchoir se relèvera. La raison l'admet ; cela semble logique ; l'expérience ne le confirme pas. Et la raison est loin d'être un guide sûr lorsqu'elle ne s'appuie pas sur l'expérience.

D'accord avec les faits et avec notre hypothèse, nous concluons à une déchéance possible. Nous ne devons donc pas compter sur le temps pour nous améliorer. Nous devons y travailler de suite et avec toute l'énergie dont nous sommes capables. Les plus beaux horizons nous sont ouverts si nous savons persévérer dans le bien, comme nous pouvons tomber dans les plus épaisses ténèbres si nous nous laissons aller à de mauvais entraînements.

Si les spirites veulent faire des adeptes, ils doivent se faire remarquer par des principes bien contrôlés et ne pas se mettre à la remorque des erreurs à la mode. La question d'une déchéance possible est importante. Nous serions heureux qu'on nous rectifie si nous nous trompons. Mais il ne faut pas non plus laisser croire à une efficacité que la souffrance n'a pas, ni qu'avec le temps celui qui fait mal se relèvera infailliblement, si on n'en a pas de preuves certaines. Or nous n'en connaissons aucune, pas même une simple indication.

L'idée, ressort moteur

On attribue généralement à la souffrance le pouvoir de modifier notre conduite, nos déterminations. C'est là une erreur partagée par presque tout le monde et fort préjudiciable car elle nous rend cruels ; elle nous fait commettre des actes blâmables et sans aucune utilité ; elle nous porte à négliger

des moyens plus sûrs et plus honnêtes pour arriver à nos fins. On ne saurait trop la combattre car elle est nuisible à tous les points de vue.

Elle a sa source dans les doctrines matérialistes qui veulent que la pensée dépende de la matière et des sensations. Tandis qu'elle leur est supérieure et les domine. C'est elle qui règle nos actes et nous fait agir. Cela est si vrai que l'idée fausse que se font sur ce point les matérialistes les maîtrise eux-mêmes et les empêche de profiter des leçons de l'expérience. Cependant celles-ci ne manquent pas. Mais ils ne veulent voir que leur conception et non les faits.

Nous avons déjà mentionné l'effet nul des peines infligées par les tribunaux aux malfaiteurs pour les amener à modifier leur conduite. Il en résulte que notre système pénitentiaire coûte fort cher, n'assure pas la réparation des torts commis et ne prévient pas de nouveaux méfaits. Il ne fait naître aucune idée de justice et de respect du bien d'autrui. Et seule, cette idée pourrait orienter autrement les condamnés.

Les persécutions politiques n'ont jamais rallié des partisans à un régime. Si elles le soutiennent, c'est par l'anéantissement des opposants, ce qui est révoltant et diminue le nombre de ses sujets ainsi que sa puissance.

Les terreurs de l'Inquisition n'ont pas changé la foi des hérétiques ; les dragonnades n'ont pas modifié les croyances des protestants ; les guerres de religion n'ont pas converti les réformés. Que de souffrances cependant ne leur ont-elles pas imposées !

Les accidents qui ont coûté la vie à plusieurs d'entre eux n'ont pas découragé les automobilistes et les aviateurs. Le soldat bien entraîné supporte toutes les privations, affronte tous les dangers. Il se trouve bien là où d'autres se trouvent mal.

Partout, l'idée acceptée nous domine, nous dirige et nous fait agir. L'important est de savoir comment la faire germer. Ce n'est pas dans tous les cas par la souffrance qu'on pourra la faire naître et grandir. Mais une fois qu'elle s'est emparée de nous, elle nous aide à tout supporter. Elle nous fait trouver agréables les situations les plus pénibles.

Bien des personnes s'imposent des supplices dans un but religieux. Voici ce qu'a écrit d'elle la princesse Palatine, démontrant ainsi la puissance de l'idée.

« J'étais dévote dès l'âge de douze ans et citée comme un exemple de ferveur... Les pratiques les plus dures de la vie religieuse, les macérations, les austérités, les jeûnes avaient pour moi des charmes, et je voyais arriver avec une joie extrême les jours de la semaine sainte. Jamais le monde ne m'a offert, dans les plus agréables jours de ma vie, des plaisirs aussi vifs et qui aient pénétré aussi avant dans mon âme que les jeûnes et les austérités du vendredi saint. Je dérobai un jour à

une religieuse malade une discipline et un cilice ; je m'enfermai aussitôt dans ma chambre, et je me mis toute en sang. Je me trouvai d'une importance extrême à mes yeux, après cette opération ; il me semblait que j'avais des droits incontestables à la palme du martyr ; j'aspirais au moment où je pourrais m'enchaîner par des vœux éternels. » Un jour elle trouve sur la table de l'abbesse une lettre dans laquelle Mme de Guise reproche les efforts qu'on tente pour la pousser à la vie religieuse, disant que c'est la sacrifier et qu'elle est faite pour briller dans le monde. C'en est fait de sa dévotion et de son mysticisme, elle trouve insipide ce qui la passionnait la veille, elle s'élance en esprit vers ce monde qu'elle ne connaît pas et qui l'attire ; et au grand scandale de la communauté, elle quitte le couvent pour rejoindre sa sœur Marie de Gonsague, suivre l'exemple de celle-ci et verser dans la galanterie.

Nous voyons par cet exemple que les idées sont modifiées, non par la souffrance, dans laquelle on peut se plaire, mais par quelque chose qui frappe l'imagination. Celle-ci touchée peut donner un autre cours à nos actes, nous faire goûter le plaisir sans nous rendre plus heureux. Le bonheur réside dans la façon dont nous concevons les choses bien plus que dans l'impression qu'elles font sur nos sens.

Que de gêne ne s'impose-t-on pas pour se conformer à la mode, quelque absurde qu'elle soit, si elle est acceptée par d'autres et si nous y sommes sensibles ?

L'explorateur supporte vaillamment des souffrances et des privations extraordinaires pour atteindre le but qu'il s'est tracé.

Nous apprécions la vie, non pas d'après la joie ou la douleur qu'elle nous fait éprouver mais d'après l'idée que nous nous en faisons, de quelque façon qu'elle nous soit venue.

D'ordinaire l'expérience nous profite peu parce que, pour arriver à quelque chose de pratique, elle nécessite un travail d'observation, de déduction, de comparaison, de jugement qui nous fatigue et dont nous ne sommes pas toujours capables. Tout ce travail nous est évité par les enseignements, les idées, les sentiments qui nous sont communiqués par des tiers. Aussi les acceptons-nous de préférence. Nous subissons l'influence d'autrui, nous observons peu. De là notre crédulité. Nous vivons bien plus sur des idées banales que sur l'observation des faits. Et ces idées que nous acceptons si facilement sont bien plus souvent lancées par des esprits superficiels, imaginatifs ou bouffons que par des observateurs et des penseurs.

Nous sommes tous suggestibles parce que nous sommes curieux, désireux d'apprendre. Mais nous le sommes à des degrés bien divers, et si une idée nouvelle est facilement acceptée, celle qui est ancrée en nous est difficilement chassée ou modifiée. Pour y arriver en vue d'une amélioration morale,

il faut un art tout particulier, peu étudié et mis en pratique car il est du ressort exclusif du moraliste et du prêtre, et le succès dépend du sujet autant et plus que de l'opérateur. Les conducteurs d'hommes inculquent des idées nouvelles ou en réveillent de subconscientes plutôt qu'ils ne rectifient celles existantes, et ils en usent en mal comme en bien.

Toujours est-il que l'emploi de la persuasion dénote chez son auteur une supériorité de caractère, et le recours à la contrainte et à la force, une nature brutale et peu évoluée, certainement au-dessous de la situation qu'elle occupe.

Le général, le capitaine qui savent entraîner leurs hommes leur font supporter allègrement toutes les privations et accomplir des prodiges. Ceux qui ne comptent que sur la discipline obtiennent des résultats bien inférieurs et mécontentent leurs subordonnés au lieu de les disposer favorablement.

Non seulement le contentement de l'esprit nous aide à supporter la douleur, mais il est encore très favorable à la santé du corps. L'homme est d'autant plus accessible à la maladie qu'il est plus découragé. Le soldat valeureux supporte sans se plaindre ses blessures et il en guérit facilement. Il souffre certainement beaucoup moins que celui qui est pessimiste et qui ne pense qu'aux sensations physiques.

Suivant l'idée qui nous accapare nous sommes heureux ou malheureux, forts ou faibles, braves ou lâches, résignés ou insurgés sans que la situation matérielle y soit pour quelque chose. La preuve c'est qu'on peut trouver côte à côte ces états opposés dans toutes les conditions sociales. Faites permuter le brave avec le lâche, le résigné avec l'insurgé, le travailleur avec le paresseux ; chacun d'eux restera ce qu'il est par tempérament, par caractère sans être modifié par un changement d'existence.

Dans *Le Journal* du 25 juillet 1913, Gustave Téry ne parle-t-il pas d'un millionnaire, John O'Brien, qui a disparu de chez lui où sa grande fortune le rendait malheureux, pour trouver le bonheur en se faisant mécanicien sur un chemin de fer ?

Nous ne recherchons les plaisirs, les richesses que parce que ceux qui mènent l'esprit public, journalistes et hommes politiques, nous les vantent tous les jours et de tout côté. La pauvreté, l'ascétisme, lorsqu'ils ont été prêchés au point de convaincre, ont été recherchés aussi.

On fait du mal quand on provoque des goûts, des désirs qui ne peuvent pas être satisfaits ou dont la satisfaction entraîne des conséquences fâcheuses, des sentiments de haine des uns envers les autres, des idées de mécontentement et de tristesse, un relâchement du ressort moral. Aucune amélioration matérielle ne saurait compenser un effet pernicieux exercé sur la pensée. Que sert-il d'avoir tout à souhait si on n'est pas content ? Et on est moins bien préparé pour supporter les difficultés d'une autre existence.

Nos douleurs s'aggravent du seul fait d'y penser. Ceux qui dirigent notre attention vers les misères de la vie nous les rendent par cela seul plus pénibles et difficiles à supporter. Le médecin s'arrange pour que le malade ne songe pas à son mal, et la guérison s'en trouve grandement facilitée. C'est améliorer son sort que de prendre les choses du bon côté, ce qui n'exclut pas le discernement et la bonne gestion de nos affaires.

Le plus grand bien réside dans le contentement de l'esprit et la satisfaction de la conscience. N'est-ce pas faire la plus belle des charités que de consoler les affligés, réconforter ceux qui sont abattus, relever les énergies, répandre la joie parmi ceux qui sont tristes, apprendre la résignation à ceux qui sont obligés de vivre dans la dépendance, orienter vers le bien ceux qui sont portés au mal, combattre la haine et la vengeance, développer l'amour du prochain, pénétrer chacun de ses devoirs envers lui-même et envers ses semblables. Il n'est pas besoin d'être riche pour pratiquer cette charité-là et elle fait plus d'heureux que quelques aumônes.

Mais elle nécessite de la sagacité, du tact, une grande connaissance du cœur humain et des aptitudes bien diverses car, s'il s'agit toujours de faire pénétrer des idées saines chez des égarés, il ne faut pas moins les adapter aux dispositions de chacun, les leur rendre acceptables, ne pas heurter de front celles qui sont trop ancrées, mais les combattre par des moyens détournés en introduisant des idées nouvelles susceptibles d'être goûtées, et de modifier celles qui existent déjà. Les talents les plus divers peuvent se consacrer à cette tâche qui appelle toutes les bonnes volontés et tous les concours. Ce serait bien mal la comprendre que d'être jaloux de ceux qui procèdent autrement que nous. Tous ceux qui sont animés du désir de bien faire peuvent apporter quelque part le salut.

ÉDOUARD GUIBAL.

LA FOI

I. — La Foi et la Société

Qu'on veuille permettre à un « libre penseur » devenu « libre croyant », — à un athée devenu spirite, — de dire ici toute sa pensée au sujet de l'utilité sociale de la Foi, et de proclamer, fort de son expérience douloureuse (1), ce

(1) Qu'on veuille croire que je me dispenserais d'évoquer les accidents de mon moi, si je ne pensais qu'il peuvent servir aux besoins d'une cause qui intéresse l'humanité au plus vif, au plus vital de ses destinées.

qu'il eût nié il y a quelques mois à peine : « Oui, la Foi est nécessaire aux hommes ! La Foi est nécessaire à la vertu et au bonheur des hommes. »

Pas de vertu sans foi ! Pas de garantie constante, universelle de vertu ! Que l'école laïque me pardonne ! Mieux qu'un autre je sais tout le bien qu'elle fait. Il est vrai qu'elle enseigne la vertu, sans enseigner la foi. A sa discipline vigilante, à son éducation éclairée et convaincue, l'enfant doit beaucoup. Il s'y forme à la pratique et à l'amour du bien (1). Mais demain ? A l'usine, à la caserne, dans la vie ? Que va devenir l'enfant de l'école ? Sans maître ? Au milieu de dangers imprévus ? A l'âge des passions nouvelles ? Demain, c'est la tentation ! La tentation, c'est-à-dire, d'une part, le caboulot, le beuglant, le trottoir, le lupanar, le théâtre, le livre, le journal, c'est-à-dire, d'autre part, les places, les honneurs, le pouvoir, la richesse... Contre tous les pipeaux de la sensualité, l'adulte saura-t-il rester digne ? Contre toutes les amorces de l'égoïsme, l'adulte saura-t-il rester bon ? Il faut d'abord, pour être digne, avoir un sentiment très vif de ce qu'on se doit à soi-même ; il faut d'abord, pour être bon, avoir un sentiment très vif de ce qu'on doit aux autres : respect de soi, amour d'autrui, la vertu ne va pas sans ces deux forces vives. Et il faut aussi, pour être digne, il faut aussi, pour être bon, que ces deux forces vives n'aient pas affaire à partie plus forte, instincts ou passions, — éternels adversaires de la vertu ! — Hélas ! combien d'adultes, combien d'hommes se trouvent dans les conditions du salut ! Leur sauvegarde, c'est le souvenir du devoir, dont ils ont entendu parler autrefois à l'école : un résidu ! C'est la notion du devoir, qu'ils entrevoient au fond de leur conscience : un germe ! C'est la représentation idéale du bien : une idée ! Faible défense ! La tentation aura beau jeu ! Elle va enfoncer une porte ouverte ! Et que de complices dans la place ! Les sens, avides de jouir, impatients de tout frein, ivres de jeune force ! L'ambition, l'orgueil, la peur, la colère, l'envie, toujours à l'affût, l'arme prête... Tous les démons de la chair, tous les démons du cœur !... Ainsi périt la pureté ! Ainsi périt l'amour ! Les deux grâces divines de l'âme ! Sans doute, tous les hommes ne sombrent pas dans le vice. Mais combien s'élèvent jusqu'à la vertu ? Combien seraient capables d'abstinence ? Combien seraient capables d'abnégation ? On compte les traits d'héroïsme ! On les cite dans les journaux ! On les prime dans les académies ! Oui, la passion du mal est peut-être rare. Mais combien plus rare encore la passion du bien ! Le règne est à l'indifférence, à l'indifférence au bien et au mal ! On ne fait pas grand mal parce qu'on n'en a pas l'occasion. On ne fait pas grand bien, parce qu'on n'en a pas le goût ! Moralité à ras de terre, sans coup d'ailes vers les

(1) Je connais les instituteurs, et ai contribué à en former bon nombre. Il me serait aisé, si c'était ici la place, de montrer la fausseté et l'injustice des critiques qu'on leur adresse généralement. Que les spirites se gardent de faire, contre eux, chorus avec les cléricaux.

sommets ! Destinée à demi bestiale, qui oscille entre les heures de crise, où le gorille se déchaîne, et les heures de calme, où chemine la taupe. « Les dieux s'en vont, plus que des heures... Et ça devient tous les jours pis », ricanait Jules Laforgue. « L'humanité recule » confirme Frédéric Passy. Les hommes d'aujourd'hui ne sont pas beaux à voir ! Que leur manque-t-il donc, pour chasser d'eux la bête et pour susciter l'ange ?

La foi ! La foi qu'ils ont perdue !

Quand l'homme, au cours de sa vie, quand l'homme, à l'heure de la tentation, entendra au dedans de lui une voix, une voix impérieuse et douce lui dire : « Prends garde ! Aucune de tes pensées n'est secrète ! Dieu te regarde (1) ! Dieu te devine ! Il voit tout ce que tu fais ! Il sait tout ce que tu penses ! Il lit en toi comme en un livre ouvert ! — Prends garde ! Aucun de tes actes n'est indifférent ! Rien ne se perd dans l'éternité ! Tu auras des comptes à rendre ! Respecte-toi, si tu veux que Dieu te considère ! Aime ton prochain, si tu veux être aimé de Dieu ! Fuis les joies impures et les joies injustes, car tu les achèteras au prix de longues et cruelles souffrances ! Recherche les dures privations, car elles seront rachetées par de suaves félicités ! Renonce aux biens de la terre, et le Royaume des Cieux t'appartiendra. Grandis-toi jusqu'à Dieu si tu veux approcher de Dieu ! » Quand tout homme entendra une voix lui parler ainsi, en vérité je dis que l'humanité sera sauvée. Car cette voix tient à l'homme un langage que sa raison comprend, — et le seul que sa raison puisse comprendre ; un langage qui touche son cœur, — et le seul qui puisse toucher son cœur ; un langage qui s'empare de sa volonté, et le seul qui puisse s'emparer de sa volonté ! A cette voix venue de Dieu, à cette voix de la Foi, quelle voix proposez-vous de substituer ? La voix qui vient de l'homme, la voix de la conscience ! Et vous croyez que la vertu n'y perdra rien ! Sont-elles donc si nombreuses, les consciences qui ont une voix ? Sont-ils donc si nombreux, les hommes qui entendent la voix de leur conscience ? Qui prennent plaisir à l'écouter ? Qui prennent la peine de la suivre ? Il y a tant d'autres voix en eux, plus fortes et plus douces ! Oh ! que la Conscience est faible, auprès de la Foi. La Conscience dit à l'homme : « Tu dois des comptes à toi-même ! » La Foi : « Tu dois des comptes à Dieu ! » La Conscience dit : « Songe à ta dignité d'homme ! » La Foi : « Songe à la justice de Dieu ! « La Conscience : « Fais ce que le devoir ordonne ! » La Foi : « Fais ce que Dieu commande ! » La Conscience : « Crains le remords ! » La Foi : « Crains le châtiment de Dieu ! « La Conscience : Si tu fais le bien, tu auras la joie d'avoir fait le bien ! » La Foi : « Si tu fais le bien, Dieu t'ouvrira les portes du Ciel ! » Que l'on compare ! Qui ne

(1) Le Dieu dont il est ici question est, indifféremment, celui des chrétiens ou celui des spirites. Dieu est également efficace dans le cœur des Croyants, quels que soient les traits que ceux-ci lui prêtent.

voit que la conscience n'aura de pouvoir que chez ceux dont la conscience est toute puissante ! Que le devoir ne touche que ceux qui sont déjà en état de grâce, et qu'il laisse bien froids ceux qui n'ont pas le feu sacré ! Qui ne voit que la « religion du devoir » n'a de prise que sur les âmes religieuses, qu'elle n'a de vertu que sur les âmes qui ont déjà de la vertu ? Vous supposez acquis ce qu'il faut obtenir ! Vous supposez établi ce qu'il faut démontrer ! Vice capital ! Votre système pèche par la base ! La « Foi laïque » ! C'est de l'art pour l'art ! c'est bon pour amateurs sublimes ! Comptez les hommes qui ont souci de vivre en beauté ! Cela ne convient pas à la masse ! Cela ne suffit pas à la masse ! La force de la Foi, c'est qu'elle prend l'homme par ses grandeurs et par ses faiblesses ! Elle le mène au bien par les voies de l'amour et de la crainte. Elle enchante ses rêves et satisfait ses intérêts. Elle lui montre la vertu comme un poème magnifique et comme une sage spéculation. Elle se fait humble, au besoin, comme lui, pour le rendre sublime comme elle ! Que la vertu laïque ait plus de mérite que la vertu religieuse, je n'en disconviens pas ! Mais c'est justement pourquoi je prétends qu'elle est moins accessible au vulgaire. Et c'est le vulgaire qu'il faut sauver ! Aux surhommes la Foi laïque ! Aux hommes tout court la Foi tout court (1) !...

La foi n'est pas une condition suffisante de moralité ? — Mais c'est une condition nécessaire ! Les hommes n'iront guère mieux quand ils auront retrouvé la Foi ? — Mais c'est qu'ils vont joliment plus mal depuis qu'ils l'ont perdue ! Coïncidence ? Ou conséquence ! — Les élèves des écoles chrétiennes ne sont pas meilleurs que ceux de nos écoles ? Mais c'est qu'ils n'ont pas la Foi ! Ils n'ont pas la Foi dans le cœur ! Ils ont la Foi sur les lèvres ! Leur Foi, c'est leur catéchisme ! On n'a pas su leur enseigner la Foi ! Ah ! si nos maîtres laïques enseignaient la Foi !... Et Celui qui a dit : « Laissez venir à moi les petits enfants » s'il revenait enseigner la Foi aux petits enfants ! vous verriez, demain, ce que seraient les Hommes !...

*
* *

Pas de Bonheur sans foi ! La Foi exalte la joie des heureux. La Foi adoucit la peine des malheureux. Les heureux s'imaginent n'avoir pas besoin d'elle. Ils disent que rien ne leur manque. Quelle erreur ! Il leur manque de connaître le prix de la faveur dont ils jouissent ! Il leur manque de se sentir les enfants chéris de leur Père. Il leur manque de lever leurs regards et d'élever leurs cœurs vers l'infinie Bonté. Il leur manque de rendre grâces à Dieu !

(1) D'éminents penseurs ont affirmé que la Foi est inutile. Et il est vrai qu'ils ont pu s'en passer sans dommage. Leur tort est de juger les autres d'après eux. Les grands hommes n'ont pas qualité pour juger sur ce point des besoins des hommes. Ils sont disqualifiés par leur grandeur même.

Il leur manque la piété de la gratitude, la ferveur de l'adoration, l'enthousiasme du bonheur ! La joie du bienfait n'est parfaite que lorsqu'elle s'achève en reconnaissance pour le bienfaiteur. C'est la Foi qui fait la félicité.

Et elle apporte aux malheureux l'Espoir, l'espoir, plus nécessaire que la lumière du jour et que le pain de la vie, l'espoir sans quoi la vie est pire que la nuit et pire que la mort ! A tous ceux qui souffrent, la Foi promet les délices de la vie éternelle. Aux victimes des hommes, elle dit : « Patience ! Dieu effacera le mal que les hommes te font ! S'ils t'abaissent, il t'élèvera. S'ils te blessent, il te guérira. S'ils te maudissent, il te bénira ! Courage ! Plus tu es à la peine, plus tu seras à l'honneur et à la joie ! » — Aux victimes du destin, elle dit : « Console-toi ! La séparation n'est que momentanée. Dieu te rendra Celle que tu pleures ! Il te la garde ! Elle t'attend ! Tu la retrouveras plus belle et plus suave. Grande sera votre allégresse ! Console-toi ! La séparation n'est qu'illusoire. Celle que tu pleures ne t'a pas quitté. Elle veille sur toi ! Elle t'assiste et t'aime ! — Sèche tes larmes, car tes larmes l'attristent ! — Réjouis-toi ! Qu'importe que tu souffres puisqu'Elle est heureuse ! Dis merci à la mort qui l'a délivrée ! Bénis ta douleur, puisqu'elle est la rançon de sa joie !... » Adorable miracle, qui change le martyre en béatitude, qui fait descendre le Ciel dans l'Enfer !...

O vous qui aimez les Hommes, qui leur voulez du bien et qui les voulez incliner au bien, rendez, rendez la Foi aux Hommes !...

Mais s'ils n'en veulent plus ? S'ils ne peuvent plus croire ? Si la Science... — C'est la Science elle-même qui les convertira !... Me permettra-t-on de montrer comment ?

(*A suivre.*)

HENRI BRUN.

La Société du Mesmérisme de Paris

1846-1860

(*Suite*)

La thèse de Ch. Fabre (24 février 1853) me paraît être la plus forte de toute la collection, tant par son volume (81 pages *in-folio*), que son contenu. Sous le simple titre : *Première esquisse d'une théorie des phénomènes magnétiques*, elle forme l'ébauche de tout un système scientifique, discutable, mais digne d'examen et de discussion.

Ch. Fabre n'adopte aucune religion ; il n'admet aucun dogme ; il ne croit

à aucune révélation, ni, sans doute à la révélation. Il ne croit cependant pas à la toute puissance de la raison pure. Il est positiviste et son opinion est que l'homme ne peut connaître que des vérités relatives à lui-même et à ce qui l'entoure. « Je ne crois donc qu'à la raison bien renseignée par l'expérience, et j'y crois avec réserve. »

Pour faire accepter les faits magnétiques par ceux qui ne les connaissent pas, dit Fabre, il faut montrer leur parenté avec les autres faits connus.

Vous ne pouvez admettre ni concevoir l'action à distance ? Il n'y a dans l'univers que de telles actions : chaleur, lumière, gravitation, affinité, tout n'est qu'action à distance. Si vous ne voulez pas me croire, croyez-en Pouillet, qui le démontre dans sa *Physique*, au chapitre : *Définition de la matière*, article *molécules*.

Les coups ne sont que des assemblages de molécules qui ne se touchent pas entre elles, et les molécules sont composées d'éléments qui ne se touchent pas entre eux. Et pourtant, comme disait Gallée, tout cela se meut.

Je n'en dirai pas plus long sur cette thèse, car je crois qu'elle vaut la peine d'être publiée intégralement, et j'espère qu'elle le sera. Je me bornerai ici à en citer deux passages typiques et tout à fait d'actualité, qui feront peut-être écarquiller les yeux aux savants du jour : Carrol et Leduc.

« Notons ici, dit Fabre (p. 44), qu'il est très possible de produire artificiellement de la vie,—il est vrai sous l'influence de la vie déjà commencée (1).— Je n'en veux pour preuve frappante que l'éclosion presque instantanée des fleurs qui peuvent être produites au moyen d'agents chimiques. »

Voilà pour M. Leduc. Voici maintenant pour M. Carrel.

« Comprenez-vous (p. 75) que ce que nous nommons la mort dans un être multiple n'est que la mort d'une partie d'un organe indispensable à cet être, par exemple du cœur, du poumon, de tout ou partie essentielle du système nerveux.

« Que conséquemment il n'y a nul lieu de s'étonner si, après cette mort prétendue, les portées de l'être qui ne sont pas mortes continuent de vivre... que de nombreux animaux continuent de vivre longtemps après avoir été décapités. »

Et (p. 77) : « Comprenez-vous qu'un muscle détaché d'un être vivant conserve longtemps sa contractilité s'il est plongé dans du sang oxygéné et la perde promptement s'il est plongé dans l'eau. »

Je ne cite pas ces faits pour insinuer que ce sont les magnétiseurs qui les ont découverts, mais seulement pour montrer qu'ils se tenaient au courant des travaux de la science de leur temps et qu'ils cherchaient à expliquer ces faits ; car c'est cette explication qu'à tort ou à raison Fabre prétend donner.

(1) L'incidente entre tirets a été écrite après coup.

Cette tentative mérite d'être signalée pour laver les magnétistes des péchés d'ignorance, de crédulité, de superstition dont on les a toujours accusés.

∴

Voici une thèse d'une belle écriture, bien lisible, ce qui n'est pas toujours le cas, bien orthographiée, ce qui n'arrive pas toujours et écrite en bon style quoique l'érudition en soit de seconde main. L'auteur cite beaucoup d'auteurs occultistes et autres : Agrippa, Paracelse, Cardan, Pomponace qu'il cite deux fois et l'appelant *Pomponeau*.

Cette thèse traite du *magnétisme animal et minéral comparés* ; elle a été présentée le 18 mai 1854, par Fanton Suin. L'auteur combat le système de Ricard, qui magnétisait à rebours, puisant ou croyant puiser le magnétisme à pleines mains dans la terre et en saturer les malades ; et qui prétendait aussi disperser les nuages en les magnétisant et empêcher ainsi la pluie ou la grêle de tomber.

On sait que Cahagnet et son ami Lecoq émettaient la même prétention ; mais aucune expérience suffisante n'a été faite pour qu'on puisse nier ou affirmer le fait.

Fanton Suin est un observateur attentif et prudent, il est sceptique sur beaucoup de points admis par certains de ses confrères. Pour lui, la volonté et le fluide sont deux facteurs indispensables et inséparables pour la production des effets magnétiques.

Nous avons vu plus haut qu'on peut produire des effets magnétiques et curatifs sans le vouloir : volonté et fluide ne sont donc pas *inséparables* ; mais leur réunion n'en est pas moins utile.

L'auteur discute les expériences de Flourens sur le système nerveux. Il ne se contente pas — il en est de même de plusieurs de ses collègues, — d'assister aux cours de la Société, il suit aussi les cours du Dr Auzoux ; il discute avec lui et cherche à le convertir au magnétisme. Il n'y parvient pas et dit qu'Auzoux « manifeste la plus grande incrédulité et même la plus grande mauvaise foi ».

Cette opinion n'est pas partagée par un autre magnétiseur, Weidling, dont nous parlerons tout à l'heure.

Fanton Suin reproche, avec raison, à Reichenbach, — tout en reconnaissant l'intérêt de ses expériences, — d'avoir donné un nom nouveau, *od*, à une chose vieille, le fluide magnétique.

A quoi bon, en effet, plusieurs noms pour désigner la même chose, si ce n'est à dérouter et éloigner les profanes de bonne volonté ? *Od* est le nom sanscrit du fluide magnétique ? Pourquoi aller chercher le nom sanscrit plutôt que le chinois, le chaldéen, l'arabe ?

Cette manie des noms tirés de langues étrangères, sans nécessité, est plus répandue aujourd'hui que jamais. C'est la qualité de ceux qui n'en ont pas d'autres et qui tiennent cependant à faire parler d'eux. Combien de noms n'a-t-on pas opposés à celui de *Spiritisme*, si simple et si bien approprié !

***

Weidling, dont je viens de parler, n'a pas présenté de thèse ou du moins elle ne se trouve pas dans le stock qui m'a été confié. C'est dans des lettres au Président des 18 et 29 février 1856, qu'il rend compte de ce qui se passe au cours d'anatomie comparée du Dr Auzoux, qu'il fréquente.

Il y a été plusieurs fois question du magnétisme ; on interroge le professeur sur ce qu'il en pense. Auzoux a vu des expériences, mais elles ne l'ont pas convaincu. Jusqu'à présent il est forcé de nier le magnétisme animal, mais il désire vivement être détrompé, et il invite ses auditeurs à lui fournir des preuves démonstratives.

Weidling ne lui répond pas : 1° que, pour se convaincre, le plus sûr et le plus court est de *faire* les expériences, au lieu de se contenter de les *voir* ; 2° que, tant qu'on n'a pas observé ni expérimenté une chose, on ne peut pas plus la nier que l'affirmer, on doit s'abstenir.

Auzoux raconte les expériences qu'il a vues et qui ne l'ont pas convaincu, notamment celles de Richard, qui magnétisait des chevaux. Il cite une expérience de Velpeau qui vaut la peine d'être rappelée et mieux interprétée.

Un officier est opéré deux fois sans que sa physionomie trahît la moindre douleur. Une troisième opération devient nécessaire.

« Voici, dit Velpeau à ses élèves présents, un sujet bien sensible à l'action magnétique, nous allons le rendre insensible, et il supportera l'opération sans douleur. » Il fait semblant de le magnétiser et le patient conserve le calme le plus parfait, comme dans les deux opérations précédentes.

« Méfiez-vous, dit ensuite Velpeau, des apparences de l'imagination. Monsieur est opéré pour la troisième fois, et aux deux précédentes opérations, où aucune magnétisation n'avait été simulée, il avait su, comme à celle-ci, comprimer tout signe de douleur. Et ce cas n'est pas isolé. »

On peut répondre à Auzoux et à Velpeau : 1° que l'insensibilisation n'est pas tout le magnétisme ; 2° que les personnes d'une grande puissance de volonté peuvent s'automagnétiser, s'insensibiliser elles-mêmes sans avoir besoin du concours d'un magnétiseur et sans dormir.

Auzoux lui-même en donne un exemple quelques lignes plus loin : un enfant, devant être opéré, ne veut pas qu'on le tienne et promet de ne pas bouger. Il tient parole. — Est-ce que tu ne ressens aucune douleur, lui

demande Auzoux pendant l'opération ? — Si fait, répondit l'enfant. — Pourquoi donc ne cries-tu pas ? — Parce que je ne veux pas.

Auzoux en conclut que l'insensibilité peut être *simulée*. Moi, j'en conclus que les enfants, les femmes et les sauvages ont une grande puissance de volonté quand ils veulent s'en servir, et que le magnétisme est un adjuvant nécessaire aux seuls abouliques.

Dimanche dernier, 24 février (écrit Weidling), M. Auzoux, en parlant de nouveau du magnétisme, me disait : « J'invite MM. Hébert et Lassyet (deux docteurs magnétiseurs) de vouloir bien expérimenter ici ; ce n'est pas seulement pour moi, mais pour toutes les personnes qui suivent mon cours. »

Auzoux ne paraît donc pas de mauvaise foi et je crois que Weidling donne la route vraie quand il dit : « Nous sommes en présence d'une incrédulité chancelante, mais aussi d'une prudence obstinée. »

Rien de plus sage que la prudence ; seulement le plus sûr moyen de ne pas être trompé, c'est, je le repète, d'opérer soi-même, au lieu d'attendre que d'autres vous présentent des expériences et de vous borner à les *voir*.

La « prudence obstinée » d'Auzoux et de tant d'autres s'explique par notre système d'éducation tout à fait passif.

A tous les degrés de l'échelle pédagogique, le professeur *parle* et *montre* ; l'élève *écoute* et *regarde* ; ou, plus simplement, il *entend* et *voit*, ce qui entre par une oreille ou par un œil sort par l'autre ; ou plus simplement encore, l'élève laisse le professeur parler et montrer sa lanterne magique, et pendant ce temps l'audito-spectateur regarde les mouches voler et pense à autre chose.

Cette habitude de la passivité d'esprit une fois contractée, on la garde toute sa vie. Les écoles profitent peut-être aux professeurs, mais nullement aux élèves.

***

Encore une bonne thèse, celle de Petit d'Ormoy (9 août 1855) sur le *Magnétisme animal comme moyen de faire le bien*.

L'auteur donne la très bonne définition du magnétisme que voici : **action directe et sympathique des êtres les uns sur les autres sans l'intermédiaire des fonctions de relation.** Il montre que la bénédiction est une magnétisation et *vice versa* que la magnétisation doit être une bénédiction. La bénédiction est-elle autre chose qu'une *volonté bienveillante, accompagnée de gestes dirigés vers celui à qui l'on veut faire du bien.*

La conclusion peut se résumer en les cinq articles suivants :

1° Le magnétisme est un moyen *naturel* de faire le bien ;

2° Comme moyen *naturel* de faire le bien, il a toujours été employé sous le nom de Bénédiction ;

3° Les religions modernes ont conservé la Bénédiction ;

4° La loi civile ne prohibe et ne peut prohiber l'usage de la Bénédiction ;

5° Donc la loi civile ne peut prohiber non plus le magnétisme, qui est une Bénédiction et une *Bénéfaction*.

Suivent de nombreux extraits des Deux Testaments, tendant à montrer l'antiquité, l'universalité, l'utilité et la moralité du magnétisme.

Petit d'Ormoy n'est pas un inconnu, comme la plupart des magnétiseurs dont nous avons analysé les thèses. Nous ne dirons donc rien de plus de son mémoire, qui a probablement été publié, car il m'a produit l'effet du déjà lu et oublié qu'on aime à relire.

J'ai encore entre les mains d'autres thèses plus ou moins intéressantes, mais en voilà assez pour donner une idée de ce genre de travaux à la *Société du Mesmérisme*, et pour montrer que les membres n'étaient pas des ignorants, des enthousiastes ou des charlatans, comme on se plaît si souvent à représenter les partisans du magnétisme.

Nous allons maintenant analyser dans le même but quelques mémoires et rapports adressés à la Société par certains de ses membres sur divers sujets.

*
* *

Marin, écrivain magnétiste bien connu des amateurs, a présenté plusieurs mémoires et fait des rapports qui ne sont pas datés ; nous les prendrons donc au hasard.

En voici d'abord un sur *le rôle de la Volonté dans la magnétisation*, qui a pour but de mettre les magnétiseurs en garde contre les exagérations.

Si la volonté du magnétiseur joue un rôle prépondérant, dit Morin, celle du magnétisé, quoique secondaire, n'en est pas moins digne d'attention. Il en cite des exemples et montre que, quand la volonté du magnétisé est conforme à celle du magnétiseur, elle s'ajoute à celle-ci et les effets sont supérieurs. « Le magnétisé peut, par sa volonté, produire sur lui-même des effets merveilleux qui persistent même dans son état de veille. »

Le pouvoir de la volonté ne se borne pas à agir sur des êtres animés : elle peut aussi, dans certaines conditions, mouvoir des corps bruts Que plusieurs personnes posent leurs mains sur une table ; au bout de quelques instants elle craque, elle se met à tourner ; elle est alors actionnée, et des opérateurs peuvent essayer sur elle la force de leur volonté. Le meuble semble alors s'être identifié à vous, être devenu momentanément un prolongement de votre corps et obéit à votre pensée comme nos propres organes. »

On sait que Marin nous conduit ainsi dans le domaine du spiritisme et qu'il prétend expliquer les phénomènes spirites par le seul magnétisme : « Ce qui se passe, dit-il, appartient donc à l'ordre magnétique. »

Cependant il ne pousse pas son explication plus loin qu'elle ne peut aller, et il ajoute : « Ces faits (spirites) ne sont eux-mêmes qu'un prélude pour arriver à quelque chose de bien plus élevé, à des communications avec des êtres invisibles : mais nous n'avons pas eu à traiter de cette partie des sciences occultes. »

Et plus loin : « Quand on veut se rendre compte de la réalité des faits, il ne faut que voir et observer, sans se préoccuper si les faits s'accordent ou non avec telle ou telle théorie. Ici il ne s'agit que de vérifier si l'homme peut, sans imprimer aucun mouvement par son action musculaire, faire mouvoir la table suivant sa volonté. Quant à savoir ensuite si c'est par sa volonté *seule*, c'est l'affaire des faiseurs de systèmes. »

On ne peut mieux dire : avant de discuter sur l'origine de la dent d'or commençons par nous assurer si elle existe.

Répondant ensuite à un adversaire du magnétisme et du spiritisme, à Foucault, qui avait dit : « Si la volonté seule fait mouvoir un fétu... il n'y a pas de raison pour qu'elle ne fasse mouvoir une maison, une montagne, etc. » Morin dit : M. Foucault peut se donner le plaisir d'agir par sa volonté sur un fétu : il n'aura qu'à souffler dessus pour l'éloigner ou qu'à aspirer pour l'attirer, et certes ces résultats ne l'épouvanteront pas. C'est cependant bien sa volonté qui les aura produits; seulement elle n'agit pas seule : elle emploie un fluide qui, bien qu'invisible, n'en existe pas moins et peut être pesé et analysé.

« De même, dans le cas des tables, notre volonté a déterminé l'émission d'un fluide invisible moins bien connu que l'air, mais dont l'existence se manifeste par une foule de phénomènes. »

Pour Morin, le fluide et la volonté entrent donc comme facteurs dans les phénomènes spirites ; mais il n'est pas dit qu'ils soient les *seuls* facteurs, ni même les principaux. L'expérience a prouvé — elle avait même prouvé, dès le temps où écrivait Morin — que beaucoup de phénomènes spirites se produisent *sans* et même *contre* la volonté. Ce qui se passe n'appartient donc pas seulement ni principalement au magnétisme, comme le croit Morin.

Les adversaires du magnéto-spiritisme objectaient que : si le fluide était la cause du mouvement des tables, on arriverait avec plus de fluide, à faire tourner de plus lourds objets, voire des maisons et des montagnes. « Il faut, pour se permettre de tels raisonnements, répond Morin, compter beaucoup sur les licences qu'autorise un brevet d'académicien. »

Il eût mieux valu répondre aux Académiciens. C'est effectivement ce qui a lieu : c'est par le fluide que, non seulement les maisons et les montagnes, mais toute la terre, non seulement la terre, mais tous les astres sont mus incessamment.

Ce mémoire, comme on voit, tient en même temps du magnétisme et du

spiritisme. Voici maintenant une conférence du même auteur sur *le contrôle des somnambules*. Les conseils donnés sont bons, mais, ne pouvant entrer ici dans ces détails, nous ne donnerons que les conclusions.

1° La lucidité, conclut Morin, est une faculté admirable, capable de rendre les plus grands services, mais pour en faire leur usage il faut beaucoup de prudence et de sagacité ; les réponses des somnambules sont toujours sujettes à être contrôlées, soit qu'il s'agisse d'eux-mêmes ou d'autrui.

2° Cette conférence donna lieu à une discussion à la suite de laquelle, la société consultée pour savoir si elle devait émettre une opinion, l'opinion suivante très libérale fut émise :

« Considérant que les questions scientifiques ne se décident pas à la majorité des suffrages, mais seulement par la force des arguments ; considérant que chez les magnétiseurs on a le bon esprit de ne point formuler d'orthodoxie et qu'il serait regrettable d'établir un précédent de cette espèce ;

« La Société a déclaré qu'il n'y avait rien à voter ; et elle a pensé que le procès-verbal contenant le résumé des arguments pour et contre serait la meilleure réponse à la question qui vient d'être discutée et que la publicité donnée à ce résumé lui semblait devoir rendre service à la cause du magnétisme. »

Voilà les gens qu'on nous a toujours présentés comme des sectaires. Que pensent de ces considérants les conférenciers et congressistes modernes, qui ne renient pas d'autres moyens de répandre leurs idées que de les imposer par la force, et qui ne cessent d'assiéger la Chambre et le Sénat de leurs vœux, de leurs propositions de lois ? Moutons, qui trouvent qu'ils ne sont jamais assez tondus !

***

Avant de passer à la partie spirite des travaux de la Société, disons encore un mot d'un Rapport de Dunand sur le livre du comte Szapary : *Magnétisme et Magnéto-thérapie*.

Nous y voyons (p. 3) que Szapary attribue les manifestations spirites à « l'esprit *inconscient* de l'homme ». Les savants de nos jours ont peut-être cru inventer l'*inconscient*, c'est pourquoi il est bon de leur rappeler qu'il n'y a rien de nouveau sous leur soleil.

On sait que Szapary pratiquait la médecine spirituelle : il s'asseyait près des malades et se mettait en prières. Szapary priait et les esprits guérissaient. Il recommandait aux magnétiseurs une prière *latine* de son invention.

Dunand observe à ce propos que cette prière « serait faite avec plus de ferveur en français par un magnétiseur qui comprendrait le sens de ses paroles, et le recueillement serait plus grand ».

Il semble, en effet, que la prière en français devrait être plus efficace, parce que le malade, la comprenant aussi, joindrait sa ferveur à celle du magnétiseur. Mais... cela n'est pas démontré.

Les ignorants et les superstitieux sont bien plus émus par les imprécations, les abjurgations, les déprécations, les exorcismes en langue qui leur est inconnue, ou même qui n'existe pas. Les prêtres, les kabbalistes et les autres occultistes et théosophes savent bien cela. S'ils traduisaient leurs prières en langue connue de leurs fidèles, ceux-ci riraient comme des bossus et ne subiraient nullement l'ascendant de leurs thaumaturges.

Dois-je encore analyser le mémoire du docteur italien Cesare Casati intitulé : *Ma profession de Foi*, qui cite des cas curieux de guérisons de somnambules naturels, d'hallucinés, de monomanes, etc., par le magnétisme ? Non, car je n'en finirais pas. D'ailleurs, pour nos savants, ces guérisons enlèveraient du *Similia similabus* homéopatique, les somnambules guérissant les somnambules, les fous guérissant les fous. Passons donc à la seconde partie de notre tâche les phénomènes spirites.

ROUXEL.

Pour ceux qui réfléchissent

Depuis un peu plus de vingt années que nous nous occupons de spiritisme, nous nous sommes trouvé bien des fois en présence de gens curieux de constater des phénomènes spirites.

« Montrez-nous des phénomènes extraordinaires, des lévitations d'objets très lourds, des matérialisations par exemple, disaient-ils, et nous croirons, nous deviendrons des adeptes. »

Leur demande ironique était toujours un défi.

Sourire aux lèvres, l'air malicieux, orgueilleusement campés devant nous, ils semblaient prendre pour témoins et la Terre et le Ciel, de leur grand désir de savoir, de voir, de constater, mais au fond ils étaient ceux qui dédaignent l'étude et que la curiosité seule fait agir.

Orgueilleux, fiers, présomptueux, boursouflés d'une fausse science, ils se plaisaient à nous dire : « Prouvez-nous une bonne fois que les morts peuvent se manifester. Évoquez devant nous une personne que nous avons connue. Faites que nous puissions la voir, lui parler, la toucher et nous croirons à la survie. Nous aurons confiance dans vos théories, nous serons des fidèles. Prouvez ! mais prouvez donc ! qu'attendez-vous ?... Vous nous dites que nous avons tous eu des existences antérieures. Démontrez ce que vous avan-

cez. Dites-nous ce que nous fûmes avant notre naissance. Déroulez devant nous tout notre passé et puis aussi... l'avenir, ah ! surtout l'avenir. Notre passé, après tout, c'est vieux, c'est suranné, cela ne saurait plus guère nous intéresser, plus du tout même, mais nous sommes avides de savoir ce qui nous adviendra... Nous avons des aspirations, nous voulons vivre, posséder, régner, dominer, nous voulons être des maîtres et nous voulons savoir. Montrez-nous le secret des mystérieuses forces que vous dites exister. Dépêchez-vous, nous attendons !... »

... « Vous ne pouvez rien !... impossible à vous de justifier vos théories. Les morts ne reviennent pas !... Votre science spirite est ridicule, elle est fausse, elle ne s'appuie sur rien. Quand l'être humain est mort, c'est fini, bien fini. Quelle folie de croire à la survie, à Dieu, aux esprits. Nous sommes de notre temps, nous sommes affranchis de tout cela. Ni Dieu, ni Maître, il n'y a rien, rien... que nous !... »

— Mais d'où venez-vous ? hasardions-nous timidement.

« D'où nous venons !... que nous importe !... Nous sommes et cela nous suffit. A quoi bon s'embarrasser pour si peu. Nous voici !... nous vivons, nous disparaîtrons un jour et ce sera fini. Mais ce que nous voulons avant cette disparition, c'est vivre toute notre vie de la façon la plus agréable et satisfaire nos goûts. Le reste n'est rien !... »

Eh bien ! pour ceux qui veulent se donner la peine de réfléchir, nous avons, depuis vingt ans, recueilli le récit de personnes ayant constaté certains phénomènes troublants, nous les avons en quelque sorte catalogués et nous prétendons qu'ils forment des preuves suffisamment fortes pour ébranler un peu le scepticisme des négateurs les plus obstinés.

A tous ceux qui veulent voir, qui veulent percer un peu la grande énigme, nous répéterons inlassablement qu'il faut chercher, observer, réfléchir, étudier, et nous affirmons de toutes nos forces qu'ils obtiendront, à la longue, satisfaction.

Que l'on nous comprenne bien. Il ne s'agit pas de croire à des histoires ridicules et folles ; il ne s'agit point d'agir sur soi-même par une sorte d'auto-suggestion et d'accepter les conceptions baroques d'un cerveau délirant.

Il faut surtout être patient, froidement patient, passer au crible de la raison tout ce qui semble déroger aux lois naturelles, étudier sans relâche et n'admettre que les témoignages de gens sincères et vraiment dignes de foi.

C'est ainsi que nous sommes parvenu à recueillir de nombreux faits, extrêmement curieux, et nous voulons en soumettre ici quelques-uns au jugement de ceux qui s'astreignent à réfléchir.

Avec toutes leurs fanfaronnades et leurs sarcasmes, avec leur prétendue

foi dans la science et leurs louanges au Progrès, les sceptiques, ceux qui se disent esprits forts, tremblent devant les angoisses de l'Au-delà. Ils paraissent ne croire à rien, mais pourtant ils sont les plus crédules, parce qu'ils ont peur ; ils se pressent les uns contre les autres, ils crient très fort pour s'étourdir, mais malgré tout ils attendent un peu de vérité, un peu de lumière dans les ténèbres où leur bêtise les retient.

Voilà pourquoi il nous paraît utile de soumettre toutes nos observations afin que l'on y puisse retrouver quelques traces de la vérité tant de fois cachée par les inconscients et les sots.

Le fait suivant s'est passé il y a trente-six ans, à Chagny (Saône-et-Loire).

A cette époque, une petite fille de 8 ans, en passant devant une glace de magasin, fut toute surprise, en regardant dans cette glace, de se voir grande comme si elle avait 20 ans.

Et cette enfant traduisit sa surprise à haute voix : « Mais je me connais bien, je me suis déjà vue, j'ai déjà vécu. »

Puis après une minute d'arrêt devant l'image qui apparaissait très nettement dans la glace, la petite fille s'en alla avec l'insouciance habituelle des enfants de son âge, cependant elle raconta le fait à sa mère, laquelle pensa que son enfant s'était tout simplement arrêtée devant quelque glace grossissante. Mais après vérification, il fut dûment constaté que la glace était ordinaire, ni convexe, ni concave et qu'elle ne pouvait par conséquent réfléchir les images que dans leurs proportions réelles.

Quand la petite fille eut 20 ans, le souvenir de la vision dans la glace lui revint nettement à la mémoire. Elle se rappela qu'elle s'était bien réellement vue telle qu'elle se trouvait à 20 ans, mais avec cette particularité qu'elle avait aussi le souvenir très précis de s'être déjà connue auparavant, ce qui justifiait son exclamation tout à fait extraordinaire dans la bouche d'une enfant de 8 ans : « Mais je me connais bien, je me suis déjà vue, j'ai déjà vécu. »

A ce moment précis de l'apparition, m'a dit cette femme, âgée aujourd'hui de 44 ans, j'ai eu conscience de parler comme si vraiment j'avais eu 20 ans. L'enfant que j'étais alors semblait avoir disparu pour faire place à un être nouveau qui cependant était bien moi, puisque je me reconnaissais, avec l'intuition de m'être déjà vue grande précédemment à une époque que je ne pouvais préciser.

Que pourrait-on dire sur ce cas bizarre ? Beaucoup de choses, mais d'abord que la dite personne, ayant, nous le répétons, actuellement 44 ans, ne croit pas au spiritisme qu'elle ne comprend point ; qu'elle n'a jamais été sujette aux hallucinations et qu'elle a toujours été en parfaite santé sans névrose d'aucune sorte.

Dans le phénomène, il y a en quelque sorte une double vision : vision

d'un état antérieur et vision prémonitoire, toutes les deux confondues en une seule. Le fait, si étrange qu'il puisse paraître, mérite d'être signalé, il apparaît bien pour ceux qui connaissent le spiritisme, comme une perception très nette de deux états différents dans l'espace et le temps.

Le second fait s'est passé dans un village de la Nièvre, à Saint-Léger-des-Vignes, canton de Decize.

Moins curieux peut-être que le premier il est cependant une observation précise d'une apparition entièrement matérialisée, d'une mère à sa fille.

Celle-ci avait 18 ans. Seule un soir d'hiver dans une ferme isolée au milieu des champs, alors qu'elle attendait le retour de son père absent depuis le matin, sa mère morte depuis plusieurs années lui apparut d'une façon tangible et elle put même converser avec elle pendant plusieurs minutes.

L'apparition consola la jeune fille qui s'ennuyait ; elle lui prédit la fin de ses ennuis et un sort plus doux. Et tout se réalisa un peu plus tard, comme elle l'avait indiqué.

Dans ce second cas, la jeune fille était illettrée, mais robuste et en parfaite santé, incapable de mentir, incapable d'inventer une histoire. Jusqu'à sa mort survenue près de trente ans après, elle a toujours affirmé avoir réellement vu sa mère et causé avec elle. Elle n'a, d'autre part, jamais su ce que c'était que le spiritisme. Médium voyant et médium d'une puissance considérable elle n'a pu se tromper, toute supercherie étant impossible.

Un troisième cas que nous nous permettons de citer ici, est, lui aussi, particulièrement curieux, parce qu'il présente une analogie frappante avec un cas signalé par William Crookes.

Le savant anglais raconte que deux étudiants de l'Université de Cambridge étaient unis par des liens d'amitié profonde. Or un jour l'un d'eux dut quitter son ami pour se rendre à Londres où l'appelait une affaire urgente.

Quelque temps après son départ, une nuit, son camarade resté à Cambridge fut soudainement réveillé et aperçut à la lueur d'une veilleuse, son ami assis au pied du lit, mais dans un costume de bain et comme ruisselant d'eau. L'apparition ne dura pas longtemps, elle disparut presque aussitôt et l'étudiant se rendormit. Mais deux fois encore il fut réveillé, et deux fois et plus distinctement il aperçut son ami ruisselant d'eau.

Quelques heures après, le jeune homme recevait la nouvelle que son ami s'était noyé en se baignant dans la Tamise.

Le fait que nous allons narrer s'est passé à Tours (Indre-et-Loire) il y a une trentaine d'années.

Un monsieur habitant Tours avait envoyé son fils, un jeune homme de 16 ans, en apprentissage dans une ville voisine, Angers.

Une nuit, le père fut subitement réveillé et, comme l'étudiant anglais avait aperçu son ami, il aperçut son fils, en costume de bain et ruisselant d'eau.

Trois fois cette apparition se renouvela dans la nuit et au matin le malheureux père très inquiet racontait la chose à ses voisins qui se moquèrent de lui sans arriver à dissiper ses inquiétudes.

Un peu avant midi, il recevait une dépêche lui annonçant que son fils s'était noyé en se baignant dans la Loire.

Ici encore, nous nous garderons de conclure. Les faits sont tellement précis qu'il est inutile d'apporter plus de précisions. Nous nous bornerons seulement à faire ressortir la parfaite analogie avec le cas signalé par Crookes.

Nous citerons encore une personne de notre famille : Mme B..., qui quelques mois avant la guerre de 1870, alors que rien ne faisait prévoir un conflit entre la France et l'Allemagne, eut en rêve la vision très nette des événements qui devaient survenir un peu plus tard.

Et en effet tout arriva comme elle l'avait vu. Plusieurs témoins, encore existants aujourd'hui, auxquels elle avait raconté les diverses phases de son rêve, purent attester, par la suite, la rigoureuse exactitude des faits qui leur avaient été signalés.

Nous pourrions citer encore maints phénomènes prémonitoires observés par différentes personnes et par nous-même. En ce qui nous concerne personnellement, il ne se passe pas de mois, sans qu'une particularité quelconque, ayant trait à la prémonition, ne soit enregistrée par nous.

A vrai dire, ces phénomènes n'ont pas toujours une portée bien considérable. Ils ne peuvent comme ceux que nous venons de citer, retenir l'attention, mais ils forment cependant pour nous des preuves suffisantes pour affermir notre conviction.

Que chacun cherche autour de lui, dans ses relations, dans son entourage. Qu'il interroge, qu'il étudie, qu'il provoque les confidences de l'un et de l'autre et bientôt l'on sera surpris de l'énorme quantité de faits parfaitement exacts qui pourront être mis en lumière.

Évidemment nous savons que de pareilles enquêtes restent néanmoins difficiles et parfois délicates, car il faut s'entourer de toutes les précautions, éviter tous les pièges, démasquer les menteurs, les farceurs, voire les fous.

C'est une tâche ardue, mais on peut néanmoins rassembler rapidement des faits probants, indéniables, entourés de toutes les garanties d'authenticité désirable pour donner à réfléchir à ceux qui consentent à étudier et pour vaincre la sottise de ceux qui nient sans jamais avoir observé.

Des faits, mais ils pullulent, ils sont légion.

En matière de spiritisme, comme en toute autre science, savoir étudier, savoir observer, c'est se rendre plus savant, c'est éviter l'erreur, c'est pénétrer un peu les lois éternelles et l'homme de bonne volonté ne doit point faillir à cette tâche.

L'étude et l'observation sont les meilleurs auxiliaires de la Vérité.

PAUL BODIER.

Première Assemblée Générale

le 31 juillet 1913 à 9 heures du soir

La réunion constitutive de la Société des Études Spirites

(FONDATION ALLAN KARDEC)

L'Idéal Spirite nous avait réunis nombreux jeudi 31 juillet chez notre vaillante sœur Mme Crouzet. La salle était trop petite. Les cœurs étaient à l'unisson. La foi rayonnait en nous, mais une foi active et vigilante, née d'une volonté ardente d'agir, de réaliser, de traduire en faits vivants et concrets, les principes supérieurs révélés. Ce n'était pas seulement la banale réunion constitutive des assemblées générales, réunies pour adopter les lignes arides des statuts d'une association ; nous vivions là une minute d'espoir attendue longtemps. Nous jetions la première pierre d'un édifice, la première pierre d'un temple.

Notre ami Leymarie présidait.

Il évoquait pour nous un apostolat dont il est l'héritier, et que nous sentions revivre, dans le gage personnel de dévouement à notre foi, qu'il ne cesse de témoigner en le dissimulant sous sa modestie si sincère. Tout de suite il nous disait remplir un intérim, auquel l'obligeait l'absence de celui qui fut l'initiateur laborieux et tenace de la société dont nous allions jeter la fondation. Et il nous faisait regretter l'éloignement de ce cher père Algol, retenu loin de nous, mais qui dans une lettre éloquente exprimait toute la joie de son cœur, en affirmant la présence de sa pensée coopérante.

Au bureau, avaient pris place les membres du comité provisoire, ayant procédé au cours de réunions précédentes, à l'élaboration des statuts. Ce sont : MM. Algol, Guibal, H. Rousseau, Mme Crouzet (Fulcran), M. le Dr Dupouy, P. Leymarie, E. Chauvet, P. Bodier, E. Verrière, G. Lévy. Les absents, à l'appui de raisons de force majeure sont excusés.

M. Bodier lit le procès-verbal résumé des réunions qui ont eu pour but de préparer la réunion générale constitutive d'aujourd'hui, il dit son souhait le plus sincère pour que les sociétés entre elles soient unies de sentiments tous fraternels, et a communiqué l'adhésion des membres du bureau, à titre de sociétaire, à la Société d'Etudes des Phénomènes Psychiques afin de faire exemple d'union dans la doctrine toute de charité.

Puis en paroles pleines de confiance en l'avenir de la société, notre sœur Crouzet, dans une allocution pleine de vie, retrace l'origine de la société et les premiers efforts en vue de sa constitution. Elle relate les entrevues avec

ceux qui ont bien voulu accorder à l'association le patronage d'honneur de leur dévouement, de leur science et de leur passé. Elle les excuse en même temps de leur absence et fait connaître tout leur regret de ne pouvoir assister à la séance. Mais c'est pour tous un réconfort que de voir les auspices heureux sous lesquels les Flammarion, les Delanne, les Denis, les de Rochas placent l'association naissante. Et tous nous nous associons aux remerciements de collaboration que leur exprime profondément notre sœur.

Mais voilà que les paroles s'effacent, les sons ne sont plus enregistrés par l'oreille, ce n'est plus qu'une vibration profonde, l'élan d'un cœur qui s'exprime et par un sentiment qui monte, resplendit et nous gagne tous, se communique directement à nos cœurs ; notre sœur Crouzet, après l'historique des travaux du groupement qui a vonlu réveiller et faire vivre la société endormie, vient d'aborder l'exposé de la conception qu'elle se fait de son rôle puissant et grandiose. Elle vient d'appeler un grand esprit, d'évoquer une grande figure. Elle en montre l'image humaine, appendue au mur dans la pénombre, se découpant sur le grand cadre aux larges bordures dorées : Allan Kardec, le grand initiateur, le grand prophète ! Elle place la société sous son égide ; elle lui confie, dans une tendresse filiale, la sauvegarde d'un enseignement imbu de sa pensée profonde pour laquelle il a, géant, débroussaillé la route. Dans le recueillement des âmes, dans la communion des idées, dans la prière muette des enfants, qui monte comme un pur encens, un grand frémissement nous a gagné et nous avons senti l'aile tutélaire des guides vigilants protégeant les pas indécis de la jeune association. La Société des Études Spirites est consacrée.

Le secrétaire de séance aborde la partie administrative. Lecture est donnée des statuts. Mais voici l'article 3. Les mots sont plus nets, scandés ; c'est l'âme de la société qui est affirmée par la définition de son objet et de son but : 1° La société des Études Spirites a pour objet l'étude rationnelle, dans leurs données sentimentales, sociales et morales, de l'idéal, de la philosophie et des phénomènes spirites ; 2° Elle a pour *but* de contribuer, par ces études, au développement intellectuel et moral de l'individu, au progrès de l'humanité, à l'harmonie sociale. Elle est à la fois une école et un foyer et, à ce titre, se propose d'enseigner et d'éduquer ainsi que de soulager ses membres et ses adeptes dans leurs vicissitudes morales.

Voilà la tâche qui nous est dévolue, elle est sublime, à nous de faire notre devoir pour traduire ce programme en réalités ! A chacun de grouper autour de cette école et de ce foyer les plus nombreuses recrues. L'association est ouverte à tous. Une modeste cotisation de 5 francs est fixée pour ceux qui veulent en faire partie. Elle se compose de membres honoraires et de membres bienfaiteurs. A l'unanimité l'assemblée adopte les statuts dans leur

ensemble. La Société des Études Spirites est faite, un Conseil d'administration est nommé, composé de : MM. Algol (Puvis), Président ; Guibal, Leymarie, Vice-Présidents ; Mme Crouzet (Fuleran), Secrétaire Général ; MM. E. Chauvet, Trésorier ; Bodier, Verdière, Lévy, Secrétaires-adjoints et de membres suppléants et correspondants, tous sociétaires.

Avant de se séparer Mlle A. Désormeaux a une délicate attention. En des vers d'une diction impeccable, elle nous dit quelques strophes magiques du grand croyant, du poète de Dieu, de l'humanité et de la nature, le proscrit de Jersey, l'auteur de religion et de religions ; Victor Hugo. Ces vers sont bien de circonstance, ils sont un acte de foi qu'une lyre puissante a chanté pour la terre, sous la suggestion d'En Haut. Le secrétaire de séance, pour conclure, dégage l'enseignement de la réunion. Le spiritisme, dit-il, c'est plus qu'une religion, c'est l'effort de traduction persévérante de l'humanité céleste, éternelle, dans l'humanité terrestre. C'est l'idéal qui attire l'âme, soulève la morale, les civilisations dans la gravitation éternelle du progrès.

Le Spiritisme, ce n'est pas un acte de mysticisme inerte, c'est la voix ardente de l'âme en quête de progrès, de beauté, de sublime. Le Spiritisme, ce n'est pas une religion dans un dogme immuable, il est action avant tout, comme il est évolution et progrès incessant.

L'engagement pris ce soir par les adhérents à la Société des Études Spirites, c'est de vouloir se développer eux-mêmes, et de contribuer à une grande rénovation idéale, aurale et sociale. Les temps sont venus où le peuple de Dieu doit marcher à la conquête du monde.

Avant de se séparer, l'assemblée décide qu'une grande réunion de propagande aura lieu le dimanche 14 septembre. Le sujet à traiter : Le Devoir Spirite.

Tous les spirites sont instamment priés d'y assister et de remettre les réunions de groupes qu'ils seraient susceptibles d'avoir ce jour-là.

Ont signé sur la feuille timbrée obligatoire, cinquante-sept sociétaires présents.

Nous donnons ici la lettre adressée par Monsieur Puvis à Monsieur Delanne et la réponse de ce dernier.

5 juillet.

Cher Maître,

A Paris depuis quelques jours j'avais tout récemment le plaisir de m'entretenir avec M. Chevreuil, mon aimable voisin, et je l'informais que dans le but de répondre à des vœux souvent manifestés, nous nous étions réunis, quelques amis et moi, pour reconstituer la Société des études spirites fondée par Allan Kardec.

Je lui demandais en même temps s'il ne serait pas possible de vous voir à ce sujet, il me dit que vous étiez absent pour au moins quinze jours, comme je quitte Paris demain je tiens au moins avant à vous écrire au sujet de cette création qui vous intéressera à n'en pas douter et vous demander de bien vouloir en accepter la Présidence d'Honneur.

On a bien voulu me désigner comme Président, et j'ai eu de suite la pensée, moi qui fait partie de la société que vous présidez et qui n'ai d'autre mérite que d'être un ancien, j'ai eu, dis-je, la pensée de rapprocher notre société naissante de son aînée afin qu'aux yeux de tous votre société et la nôtre apparaissent comme deux sœurs et donnent à toutes les sociétés, ainsi qu'à tous les groupes de la province et de l'étranger, l'exemple si profondément spirite de l'union fraternelle.

Le spiritisme est la plus vaste des sciences, sous les plis de sa large bannière laissons donc se rallier tous ses disciples avec leurs nuances d'opinions et d'appréciations. De ces nuances si diverses naîtront, en même temps que la bienfaisante propagande de nos enseignements, les pacifiques et courtoises discussions, et finalement de ces dernières jailliront toujours plus de vérité et toujours plus de fraternité, c'est, je puis le dire, notre vœu commun et le plus sincère.

Veuillez agréer, cher Maître, l'expression de mes sentiments les plus sympathiques et les plus dévoués.

PAUL PUVIS.

Paris, 12 juillet 1913.

Cher frère en Croyance,

C'est avec grand plaisir que j'accepte l'honneur que vous voulez bien me faire en me décernant la présidence d'honneur de votre nouvelle Société. Vous savez que je suis un fidèle disciple d'Allan Kardec et que c'est parce que je trouve qu'il nous a donné les connaissances les plus précises sur l'au-delà et les lois de l'évolution intellectuelle que, depuis trente ans, j'ai travaillé de toutes mes forces à en vulgariser les enseignements.

Oui, comme vous le dites, nous marcherons la main dans la main, car entre Sociétés spirites il ne saurait exister de mesquins sentiments de jalousie puisque le but que nous poursuivons est identique. Si, pour l'atteindre, nous prenons des voies différentes, c'est que la diversité des intelligences est très grande, mais nous arriverons au même résultat : l'amélioration de l'humanité, ce qui est l'essentiel.

J'aurais répondu plus tôt à votre lettre si je n'avais, en effet, été absent de Paris pendant une quinzaine de jours. J'espère que j'aurai plus souvent l'occasion de vous voir lorsque vous viendrez à Paris assister aux séances de

la nouvelle société et en attendant, veuillez croire à l'assurance des meilleurs sentiments fraternels

de votre tout dévoué,
G. DELANNE.

M. le Colonel de Rochas et M. Camille Flammarion ont également accepté d'être membres d'honneur de la Société des Etudes Spirites. M. Léon Denis, l'apôtre si dévoué, l'écrivain si connu, a donné aussi son adhésion à la Société comme président d'honneur. C'est pour celle-ci un grand honneur et un encouragement.

Tournée Spirite et Conférences de Léon Denis

On entend souvent dire par un témoin auditeur d'un fait merveilleux : « je n'en croyais pas mes oreilles ». Moi je modifierai cette pensée par celle-ci : « je n'en croyais pas mes yeux », regrettant de ne pouvoir en croire mes oreilles, moi aussi.

N'ayant pas reçu depuis de longs mois de nouvelles de Léon Denis, l'homme dont l'amitié honore ceux qui la possèdent, je le croyais victime d'une claustration regrettable commandée par la fatigue, ou d'un repos exigé par sa vue affaiblie par le travail et je lui écrivis pour lui demander comment il traversait cet été. J'eus la joie de recevoir de bonnes nouvelles de lui et, peu de jours après, la plume de l'une de ses admiratrices vint compléter la réponse de Léon Denis.

« Mon cher ami, m'écrivait le cher Maître, je suis bien sensible à votre « bon souvenir ; je m'empresse de vous remercier de votre affectueuse mis- « sive et vous félicite de votre retour à la santé. Je suis satisfait que ma « brochure de propagande, *L'Au-delà et la Survivance de l'Être*, vous ait « plu et, si vous pouvez contribuer à la répandre, vous me ferez plaisir, « mon cher Dauvil, car elle fera du bien en semant autour d'elle nos con- « solantes idées. Quant à moi, mes yeux sont toujours fatigués ce qui ne « m'a pas empêché de participer au Congrès Spirite de Genève et d'effec- « tuer à cette occasion un voyage de trois mois qui s'est terminé seulement « au commencement d'août.

« Il était nécessaire de regagner mon home et d'y goûter enfin un repos « nécessaire.

« Je termine ma lettre, mon cher ami, en vous serrant cordialement la « main.

« LÉON DENIS. »

*
* *

Avoir le plaisir de publier une lettre reçue du grand écrivain et de l'éminent conférencier spirite ce n'est pas tout. Je voulais savoir où il était allé durant ce quart d'année, ce qu'il avait dit, ce qu'il avait vu, et j'ai été plus heureux que je n'osais l'espérer en recevant d'une plume féminine assez légère pour avoir suivi le Maître et s'être posée sur son épaule, un récit trop court, mais satisfaisant pour le curieux reporter, vieil ami des lecteurs de la *Revue spirite*. Voici le résumé de cette lettre :

« Sachant que M. Léon Denis nous ferait l'honneur de présider le Congrès « Spirite, je suis arrivée à Genève la veille au soir. En effet c'est l'auteur « d'*Après la Mort* qui présida la séance d'ouverture du Congrès. J'eus le plai- « sir d'assister à tous les débats auxquels Léon Denis prit une part active « en laissant tomber le poids de sa parole toutes les fois que les balances de « la discussion l'exigeaient. Dès que le compte rendu en sera publié, je vous « l'adresserai. Pour l'instant, j'insère dans ma lettre une image photographi- « que où vous verrez bien des visages connus de vous autour du cher Prési- « dent. M. Gardy, Mme Dufaure, M. Gabriel Delanne à sa droite, MM. Piguet, « Pauchard, Wallis, Philippe Eugène l'avocat de talent et moi, à sa gauche.

« Le 1er juin, me trouvant encore à Genève, je pus assister à la Société des « Études Psychiques, à une conférence dans laquelle Léon Denis déploya tout « son talent d'orateur convaincu, à la parole, juste, persuasive, tour à tour « douce ou violente, toujours éloquente. C'est lui qui, à la suite d'une série de « conférences faites en 1892 avait jeté les bases de cette Société qu'il retrouve « riche de deux cents membres au moins.

« De Genève Léon Denis se rendit à Marseille où il donna deux conférences « auxquelles ma petite personne et mon esprit léger ont assisté de même qu'à « plusieurs séances expérimentales où, tenant une place minime, je passe sans « être aperçue.

« Je savais que le maître était entendu non plus en Suisse, mais en Savoie « aux Eaux de Challes dans le bel Etablissement un peu cosmopolite où Léon « Denis, à l'hôtel du Château, fit une conférence qui avait groupé autour de « lui l'assistance la plus bigarrée de langues et d'opinions. A cette réunion, « présidée par M. le député, nous avons eu une série de séances expérimen- « tales qui n'ont pas manqué d'originalité... En présence d'une princesse, de « la marquise de V... et d'un certain nombre de baigneurs de marque, nous « avons obtenu des révélations curieuses, indubitables d'amis de l'au-delà « qui ont donné des preuves formelles de leur identité.

« Mme D... de Genève qui ne m'en voudrait pas de donner son nom, car elle « ne nierait point ce qui l'a tant troublée, émerveillée et convaincue, assistait « pour la première fois à une séance spirite. Mentalement sans communiquer « sa pensée à personne, elle fit une prière à l'esprit de son père défunt afin « qu'il démontrât qu'il entendait ce pieux appel et lui donnât une preuve de sa

« présence. Et la table autour de laquelle nous faisions la chaîne dicta par « coups frappés « My Emmy ! » nom familier que lui donnait son père durant « l'enfance de cette dame. Je crois que l'émotion qu'elle manifesta fit ce « soir-là plus d'adeptes que les plus belles théories.

« Lorsque le maître se sépara de nous, il était bien fatigué.

« Si vous recevez de ses nouvelles, veuillez nous en donner et croire, cher « monsieur et ami, à l'expression sincère de ma sympathie.

« X... »

Pour copies conformes :

LEOPOLD DAUVIL.

COMMUNIQUÉS

Un admirateur de la publication récente de M. H. Brun prie M. le Directeur de la *Revue Spirite* de vouloir bien faire une petite place à ces lignes qui expriment la sincère satisfaction d'un de ses lecteurs dévoués à M. H. Brun.

Je suis heureux d'avoir ressenti cette séduisante pénétration que vous donnez généreusement dans un sujet, déjà traité et redit, et pourtant il a le charme d'une chose nouvelle parce que la compréhension en est douce et facile du début à la fin. Vous savez exprimer les idées religieuses, sentimentales, et surtout scientifiques, avec des mots usités et voilà un tour de force dans le courant d'actualités qui veut être clair et se faire comprendre avec des termes ignorés — et que le Larousse qui occupe un angle de la petite table ignore encore — toutes mes félicitations.

Monsieur, votre brochure peut affronter la tourmente des appréciations, elle inspire la foi, elle calme le doute, elle donne la confiance par la vérité. Merci pour ceux qui n'osent prendre la plume pour vous encourager, merci pour moi.

Votre humble admirateur,

Pour extrait : C. RIGAER.

LIVRES NOUVEAUX

Causeries sur le spiritisme, *Enseignements et Révélations des Esprits*, par A. Dubois de Montreynaud, un vol. in-18, 3 francs.

La poussée formidable que l'idée Spirite imprime à la Philosophie moderne est-elle la conséquence de révélations aussi nombreuses que transcendantales qui nous sont données par les esprits de l'Au-delà ; ou, inverse-

ment, ces révélations correspondent-elles à l'expansion du spiritisme? Il serait bien difficile de le dire.

Cependant, les manifestations grandioses de la pensée qui se produisent simultanément sur le plan visible et sur le plan invisible sont bien faites pour retenir notre attention et provoquer nos études.

Mais il y a certainement disproportion entre l'élévation merveilleuse des enseignements révélés et les dispositions de nos esprits et de nos intelligences.

Il faut une longue préparation, un entraînement suivi pour nous permettre de profiter de ces enseignements; et, dans bien des circonstances, il nous a été donné de constater une infériorité, une insuffisance intellectuelles telles qu'il devenait superflu de s'attarder à l'étude et à la vulgarisation d'une philosophie trop abstraite.

Dans l'étude qui est présentée aux lecteurs, l'auteur s'est particulièrement inspiré de la facture des maîtres pour ramener à des proportions plus accessibles les éléments de la doctrine du Spiritisme, de sa morale et de la révélation.

Cet ouvrage répond à un besoin qui a été signalé à l'auteur par des esprits-guides qui ont été ses inspirateurs. Il n'est pas douteux que le lecteur, quelque croyance il professe, voudra, à différents titres, s'initier au Spiritisme. Il en trouvera sûrement les moyens pratiques dans ces « Causeries », dont la forme a été le plus possible ramenée à l'expression simple, qui paraît le mieux convenir à ceux dont l'éducation en la matière est à faire.

L'auteur n'est pas un inconnu dans le monde Spirite auquel il appartient depuis nombre d'années, et son dévouement à la noble cause du Spiritisme est bien connu.

Pensée du mois d'octobre.

Le Christ a pris la croix, et il a marché hardiment sur la mort. Il l'a vaincue, et il a conquis la vie pleine. Que l'âme aussi marche donc sur la mort, qui d'ailleurs est inévitable, et la mort fuira, ou sera domptée, et ne sera que la plus glorieuse crise de la vie. Que l'âme, dis-je, laisse venir la vie au lieu de la poursuivre et de la forcer, et la vie se retournera vers nous. Renoncez à la vie chaque jour par la sobriété, le courage et l'austérité, pour la justice, pour le devoir et pour autrui, et la vie vous sera rendue décuplée. Telle est la loi. C'est la formule évangélique, et c'est la loi de l'expérience (Commentaires sur l'Evangile. — A. Gratry).

Le Directeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.